



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**Félix-Antoine SAVARD**

**(Québec)**

**(1896-1982)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*Menaud, maître-draveur*').**

**Bonne lecture !**

Né à Québec le 31 août 1896, Félix-Antoine Savard se retrouva très tôt à Chicoutimi où, à partir de 1911, il fit ses études classiques et devenant bachelier ès arts. En 1918, il entra au grand séminaire et entreprit des études de théologie. Ordonné prêtre le 4 juin 1922, il se consacra à l'enseignement des lettres pendant quatre ans dans ce même grand séminaire. Il connut ensuite brièvement la vie monastique chez les bénédictins. Devenu vicaire à Bagotville et à Sainte-Agnès, il fonda par la suite la paroisse de Saint-Philippe-de-Clermont, dans le comté de Charlevoix, pays de colonisation qu'il découvrit, aima par-dessus tout et se plut à dénommer « *le comté métaphysique de la province de Québec* ». Il y rencontra Joseph Boies, un authentique « draveur » qui lui inspira :

---

**“Menaud, maître-draveur”**  
(1937)

Roman de 180 pages

À Mainsal, dans le comté de Charlevoix, vraisemblablement dans les années trente, Menaud, maître-draveur de soixante ans, fouetté par le message que Louis Hémon a laissé dans “*Maria Chapdelaine*”, devient encore plus décidé à conserver la terre découverte et conquise par les ancêtres que menace des propriétaires étrangers, lointains et puissants. Il s'oppose à l'ingénieur anglais, au traître qu'est le Délié, qui a accepté de les servir et qui prétend à la main de sa fille, Marie. Or, au cours de la « drave », Menaud perd Joson, son fils unique. Rongé par la douleur, il tente de rallier à sa cause les habitants de Mainsal. Seul le Lucon, son fils spirituel, accepte de le suivre et d'affronter le Délié, dans un combat qui est loin de tourner à son avantage. À son tour, Menaud voudra affronter le traître. Cependant, perdu dans la tempête, mais sauvé par le Lucon, il sombre dans la folie. L'action du maître-draveur n'aura cependant pas été inutile : le Lucon et Marie sont déterminés à poursuivre la lutte.

### Analyse

(la pagination est celle de l'édition Fides)

#### Intérêt de l'action

Félix-Antoine Savard a connu à Clermont le maître-draveur Joseph Boies, et il en a fait le modèle de Menaud pour son roman de la terre, qui est en fait une fresque héroïque plus qu'un roman, un roman-poème, un poème épique. À ce titre, il échappe aux normes du roman traditionnel et peut se permettre de n'avoir qu'une intrigue assez mince et assez conventionnelle.

L'action, qui se situe à Mainsal, dans le comté de Charlevoix, vraisemblablement dans les années trente, oppose essentiellement deux groupes antagonistes : celui des Canadiens français et celui formé des Anglais (en fait, des Canadiens anglais et des Américains, mais qu'on voit à peine) et du traître qu'est le Délié (page 189). Elle peut être divisée en trois parties.

La première partie, qui est formée des quatre premiers chapitres, comprend la mise en mouvement du drame : Menaud, maître-draveur de soixante ans, fouetté par le message que Louis Hémon a laissé dans “*Maria Chapdelaine*”, devient encore plus décidé à conserver la terre découverte et conquise par les ancêtres que menace des propriétaires étrangers, lointains et puissants. Ne cesse de hanter son esprit la pensée du combat à livrer pour chasser de la montagne l'ingénieur anglais (qui est « *accompagné d'un interprète* » [page 36]) et le traître qu'est le Délié (pages 39-41 : Menaud ne le salue pas), qui a accepté de les servir et qui prétend à la main de sa fille, Marie. Or la « drave », qui donne lieu à une grande méditation de Menaud, le voit perdre Joson, son fils unique, qui se noie (pages 81-85), événement majeur où Alexis peut montrer son héroïsme (page 83) et qui provoque la colère de Menaud.

La deuxième partie, qui est formée des chapitres cinq, six et sept, se consacre à une peinture du monde intérieur de Menaud : sa douleur, sa colère, son opposition au Délié (pages 62, 144-146), sa tentative pour rallier à sa cause les habitants de Mainsal. Seul accepte de le suivre Alexis le Lucon,

son fils spirituel. La partie se termine par l'incendie (pages 148-149) et le corps à corps d'Alexis et du Délié (page 154).

La troisième partie, qui est formée des chapitres huit et neuf, montre la tempête dans la nature, présage de la tempête entre les hommes (page 177), le sommet de la révolte de Menaud qui, avec le Lucon, fuit dans la montagne, et, à son tour, voudra affronter le traître, espérant un terrible combat. Mais le Délié ne se présente pas (page 189), le grand combat pour la délivrance n'a donc pas lieu, alors que tous les chapitres convergiaient vers cet événement. L'attente envenime la colère de Menaud qui, aventure tragique, s'égaré dans la tempête et échappe de peu à la mort. Sauvé par le Lucon, il sombre dans la folie. Tout finit donc de travers, aboutit à un échec chez lui, à sa démence. L'action du maître-draveur, qui lui donne une autre dimension qui est mystique, n'aura cependant pas été inutile : le Lucon et Marie sont déterminés à poursuivre la lutte.

Ces trois étapes sont celles du mouvement héroïque du roman qui est doublé d'une intrigue amoureuse : Marie, d'abord attirée par le traître qu'est le Délié, par un détour habituel en ce genre d'histoires (celui qui fait que, dans "*Germinale*", Catherine est d'abord la compagne de Chaval avant de s'unir à Étienne), est donc ainsi une opposante à son père. Mais elle se détache de lui et est même la première à chasser l'intrus, le jour de la cueillette des bleuets (pages 119-122). Puis, le Délié annonçant sa vengeance (page 146), elle donne son amour à Alexis le Lucon, qui se bat donc pour cette cause : « *On t'apprendra, bel étourneau, à voler le nid des autres* » (page 155). Elle s'oppose cependant encore à son père puisqu'elle veut lui faire mener la vie de paysan. Enfin, marquée qu'elle est, elle aussi, par l'atmosphère épique de l'aventure, emportée dans le même mouvement de révolte qui anime son père, elle en vient à « *penser à tout le pays, aussi* » (page 212).

Les deux lignes progressent simultanément, avec des moments forts suivis de moments calmes jusqu'au dernier épisode marquant, avec la fin de l'action, la mort du grand rêve de Menaud qui aura cependant des successeurs.

Ce qu'on pourrait considérer comme une banale aventure est en fait un « *combat où s'engage la vie des hommes* » (page 64), une bataille gigantesque mettant en cause tout un peuple, ennoblissant son passé et devant assurer son avenir.

Il est sûr que l'action physique se résume à fort peu de chose, qu'à part quelques péripéties (comme le combat entre le Lucon et le Délié pour lequel Savard sait susciter la surprise, l'attente : page 154), l'essentiel du drame se passe dans l'âme du héros. On croirait, après avoir lu quelques chapitres, qu'un grand événement va se produire où Menaud jouera un rôle de premier plan. Il n'en est rien : la lutte du vieillard se livre dans le vide.

L'action s'étend à peu près sur une année, étant articulée sur les saisons (drame au printemps, calme en été, échec en hiver), chacune étant d'ailleurs marquée par un poème qui en concrétise l'atmosphère.

Le point de vue est objectif, mais l'auteur adopte parfois celui de son personnage sur lequel la focalisation est à peu près constante, sauf aux moments où se déroulent certains des poèmes, passages où s'exalte ce souci de qualité littéraire qui justifie la faiblesse de l'intérêt de l'action et que nous allons étudier.

### Intérêt littéraire

De "*Menaud maître-draveur*", on possède, outre les avant-textes (brouillons, manuscrits, mises au net et prépublications de certains chapitres), six versions ou états différents (1937, 1938, 1944, 1960, 1964 et 1967). Laquelle de ces versions choisir comme texte de base? La première, écrite dans le feu de la passion? La seconde, qui, dès l'année suivante, l'expurgea de ses fautes, de ses coquilles et de ses maladroites, marquant ainsi le début d'un travail de révision et de refonte qui ne devait cesser que trente ans plus tard, en 1967? La troisième, « *traduction en prose [...] affadie par des remaniements académiques* » (A. Viatte)? La quatrième, intermédiaire entre l'exubérance de 1937 et la trop sage retenue de 1944? La cinquième, celle de 1964, refonte de la précédente, plus en harmonie avec l'idéal d'équilibre et de perfection de l'auteur, alors âgé de 68 ans? Ou la dernière, édition de luxe publiée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1967, et qui corrige la précédente? Comment, une fois ce choix fait, assurer la lisibilité maximale des versions non retenues? En d'autres

mots, comment présenter les variantes de manière à permettre au lecteur de reconstituer sans peine les diverses couches du texte? Que faire, par ailleurs, des avant-textes, étapes préliminaires permettant de reconstituer la genèse de l'oeuvre? Cette activité créatrice pose au textologue un beau défi. On se trouve en présence d'une oeuvre (oeuvre-phare, de surcroît) qui a continué d'évoluer après sa publication, au rythme de la vie de son auteur.

Il reste que, quelle que soit l'édition choisie, s'impose le caractère essentiellement poétique de l'oeuvre, qui se manifeste d'abord par le souci de la langue.

On constate d'abord, chez le fervent des lettres anciennes qu'était Savard, des usages classiques : celui du mot « *aride* » dans « *gorge aride* » (page 149), « *gueule aride* » (page 154) ; celui du mot « *dru* » dans « *poings drus* » (page 156) ; ceux des mots « *le plaint* » pour « la plainte » (page 158), « *chétif* » (page 159).

Surtout, sa recherche d'un langage plein de saveur se manifeste dans les nombreux vocables du terroir dont il a fait, dans le dialogue comme dans la narration, une utilisation abondante, chacun devenant précieux comme s'il avait voulu les réhabiliter, leur donner plein droit d'entrée dans la langue littéraire, les mettre même au service de la poésie. En parcourant ce lexique, on découvre ces usages particuliers propres au Québec du temps, et peut-être même au comté de Charlevoix, soit que les mots, connus ailleurs dans la francophonie, soient employés dans un sens spécial, soit qu'ils ne soient que vernaculaires :

« *abandonner* » (page 179) : cesser ;

« *s'accouper* » (page 202) : s'accroupir ;

« *accroires* » dans l'expression « *se faire des accroires d'avenir* » (page 87) ;

« *addition* » dans l'expression « *faire ses additions de conscience* » (page 204) ;

« *adon* » (pages 97, 118, 145) : hasard ;

« *s'adonner* » (page 151) : arriver par hasard ;

« *agripper* » (pages 65, 80, 145, 156, 196) : agripper ;

« *alarguer* » (page 111) : s'éloigner ;

« *aplomber* » (page 151) : mettre d'aplomb ;

« *arrêter la maison* » (page 168) : la fermer ;

« *une attisée* » (page 192) : un feu bien nourri ;

« *le baisser du soleil* » (pages 102, 123) : le coucher du soleil ;

« *balancé* » dans l'expression « *danser le balancé* » (page 78) ;

« *barbotière* » : mare, étang ; « *la barbotière à pions* » (pages 76, 105) ;

« *la barre du soir* » (page 198) : la tombée de la nuit ;

« *barré* » (page 76) : « fermé », dans l'expression « *la rivière est barrée* » (par les glaces) ;

« *batture* » (pages 54, 74) : partie du rivage qui est découverte quand les eaux sont basses ;

« *bauche* » (page 194) : course rapide ;

« *baver* » dans l'expression « *baver des injures* » (page 65) ;

« *bavoler* » (pages 95, 200) : voler, flotter ;

le juron « *bédame* » (page 113) qui correspond à « Eh bien, dame ! » ;

« *berlander* » (page 184) : flâner ;

« *berlot* » (page 173) : une voiture d'hiver à un ou deux sièges ;

« *bleuets* » : aïelles, myrtilles ;

« *bonjour* » pour « au revoir » (pages 110, 173) ;

« *prendre le bord de* » (pages 105, 150, 182) : se diriger vers ;

« *bordée* » (page 171) : chute de neige ;

« *bottillon* » (page 104) : bourrée, fagot ;

« *boucane à mouches* » (page 94) : braseiro produisant de la fumée pour éloigner les mouches ;

« *bougon de chandelle* » (page 102) : petit bout de chandelle ;

« *il y a du bougre* » (page 111) où « *le bougre* » remplacerait le diable qu'on n'oserait pas nommer ;

« *bougrine* » (pages 98, 144) : manteau ;

« *bouillée* » (page 123) : bouquet d'arbres ;

« *boulonnaire torse* » (page 134) : plante ;

« *bout de* » : partie ;

«*bretter*» (pages 151, 167) : travailler sans conviction ;  
 «*brimbale* » (page 111) : perche en bascule avec laquelle on tire l'eau d'un puits ;  
 «*broche pour les radoubs*» (page 101) : fil de fer dont on se sert pour raccommoder les clôtures ;  
 «*broqueter* » (page 94) : porter de l'eau dans un broc ;  
 «*le brouillas* » (page 90) : «le flou» ;  
 «*brûlé* » (page 178) : partie de forêt qui a été incendiée ;  
 «*faire brun*» (page 102) pour parler du jour qui s'assombrit ;  
 «*brunante*» (pages 68, 96, 132, 172, 184) : tombée de la nuit ;  
 «*bûché*» (page 149) : endroit où l'on abat des arbres ;  
 «*burgau d'écorce*» (pages 41, 87) ou «*bourgot* » : porte-voix ;  
 «*butin*» : la femme (page 94) et, de façon plus habituelle, la récolte (page 161) ;  
 «*button* » (page 106) : petite butte ;  
 «*cabané* » (page 188) : enfermé chez lui ;  
 «*caboter*» (page 153) : se déplacer, circuler ;  
 «*caler*» (pages 53, 82, 170, 187) : enfoncer ;  
 «*caliberdas* » (page 208) : tapage ;  
 «*calmir* » (page 40) : calmer ;  
 «*camarine*» (page 207) : petit fruit ;  
 «*cambuse* » (page 101, 189) : abri ;  
 «*se canter* » (page 51) : s'appuyer ;  
 «*capot* » (page 173) : pardessus ;  
 «*carcajou*» (page 40) : nom innu du blaireau du Labrador, animal particulièrement avide et habile, d'où le surnom qui est donné au Délié (page 40) ;  
 «*carreauté*» (page 173) : mot employé à la place de «à carreaux » ;  
 «*catalogne* » (pages 45, 175) : couverture de lit ou tapis fabriqués avec des retailles ;  
 «*cavée*» (page 111) : chemin creux ;  
 «*chaland* » (page 201) : petite embarcation à fond plat ;  
 «*chaudière*» (page 98, 187) : seau ;  
 «*la chauffe* » (page 140) : la chaleur ;  
 «*chevrons* » (page 156) : chevreaux ;  
 «*faire le chien* » (page 49) : mener une vie pénible ;  
 «*chipoteries* » (page 97) : bagatelles ;  
 «*clajeu*» (page 208) ou «*clageu* » : rhizome du nénuphar ;  
 «*à coeur de jour* » (pages 113, 188) : au long de la journée ;  
 «*cordelle* » (page 76) : petite corde avec laquelle on traîne le canot ;  
 «*côtoyage*» (pages 64, 67) : sentier qui passe le long du cours d'eau ;  
 «*à la course* » (page 77, 209) : en courant, rapidement ;  
 «*crans* » (page 116) : roches stratifiées ;  
 «*crémone*» (page 173) : foulard en laine tricotée ;  
 «*un croche* » (page 103) : un tournant, une déviation ;  
 «*croupade*» (page 74) : sorte de ruade que fait le canot en passant sur une vague ou un rocher ;  
 «*débâcler* » (page 56) : rompre les glaces au printemps ;  
 «*débâtir* » (page 203) : démolir ;  
 «*se débrager* » (page 158) : se démener ;  
 «*défaite*» (page 119) : moyen de se tirer d'embaras ;  
 «*départler* » (page 209) : délirer, divaguer ;  
 «*dépense*» (page 167) : lieu où l'on range les provisions destinées à la table ;  
 «*dépende de la côte*» (page 179) : versant, revers ;  
 «*dérouté loin des conseils* (page 87) : «*entraîné*, «*dérouté* ;  
 «*devanture de la maison*» (page 91) : façade ;  
 «*se devirer* » (page 118) : se tourner ;  
 «*son dire*» (page 43) : ses paroles ;  
 «*drave* » (page 36 : de l'anglais «*to drive*») : action de dégager et de diriger le bois flotté ;

«*draveur* » (page 51) : homme qui pratique la drave ;  
 «*drégail* » (page 166) : attirail ;  
 «*écarté*» (pages 178,198) : égaré ;  
 «*écore* » (pages 55, 195) : rive escarpée d'une rivière ;  
 «*s'effieller* » (page 64) : se rendre malade à force de travailler ;  
 «*égarouillé*» (page 210) : «*écarquillés* » dans «*des yeux tout égarouillés* » (page 203), «*hagard* » (page 210) ;  
 «*emmailler* » (page 70) : se prendre dans les mailles d'un filet ;  
 «*encavé*» (page 56) : enfoncé ;  
 «*engouler* » (page 155) : avaler ;  
 «*épinette* » (pages 44, 57, 150) : épicéa ;  
 «*s'épivarder* » (page 175) : faire sa toilette ;  
 «*d'équerre*» (page 102) : être dans son assiette ;  
 «*éraillures*» (page 77) : rayures ;  
 «*escousse*» (page 155) : élan ;  
 «*étamper*» (page 155) : assommer ;  
 «*d'une étoile à l'autre*» (page 56) : de l'aube au crépuscule ;  
 «*étriller l'herbe* » (page 91) : la ratisser, la râtelier ;  
 «*éventer* » (page 146) : mettre le nez au vent ;  
 «*ferdoche* » (page 208) ou *fardoche*» : broussailles ;  
 «*filoche*» (page 204) : filasse ;  
 «*fouiller*» (page 155) : tomber ;  
 «*boire la fraîche du soir* » (page 89) : le serein ;  
 «*frimassé* » (page 46) : couvert de frimas ;  
 «*fringuer* » (page 78) : s'amuser bruyamment ;  
 «*gadelle*» (page 134) : groseille à grappes ;  
 «*gages* » (page 50) : salaire ;  
 «*gargoter*» (page 185) : gargouiller ;  
 «*gatte* » (page 127) : période ;  
 «*gausserie*» (page 47) : moquerie ;  
 «*qui n'a plus son génie*» (page 205) : qui a perdu la tête, est devenu fou ;  
 «*gluer* » (page 51) : être gluant ;  
 «*gomme* » (page 94) : résine ;  
 «*gourgane*» (page 128) : sorte de grosse fève ;  
 «*grand'demande* » (pages 69, 142) : demande en mariage ;  
 «*grichu*» (page 174) : rêche ;  
 «*sur une griffe*» (page 109) : rapidement ;  
 «*guette*», dans «*guette des monts* » (page 60) : le guet, la surveillance ;  
 «*hart rouge*» (pages 42, 48, 158) : cornouiller blanc ;  
 «*faire le héron*» (page 201) : faire le pied de grue ;  
 «*houler* » (pages 89, 102, 209) : onduler ;  
 «*icitte* » (pages 39, 1777) : ici ;  
 «*une jacasse* » (page 141) : une bavarde ;  
 «*jaser* » (page 95) : parler, converser, bavarder ;  
 «*javelier* » (page 124) : faux munie d'un râtelier qui reçoit le foin et le laisse en javelles sur le sol  
 «*jetée*» (page 128) : terre d'une nouvelle tombe ;  
 «*jeunesse* » (pages 48, 81, 123, 142, 165, 175, 185) : jeune homme ou jeune fille ;  
 «*jongler*» (pages 52, 138, 161, 164, 186, 191) : penser, songer ;  
 «*la lasse*» (page 71) : la fatigue ;  
 «*levrauder* » (page 183) : courir, bondir ;  
 «*mettre en lieu de* » (page 96) : permettre de ;  
 «*marchant*» (page 188), dans «*neige mal marchante*» : neige sur laquelle on marche mal ;  
 «*marchette*» (page 38) : accessoire qui sert au tissage ;

«*mascot* » (page 105 : ou «*mascou*», «*mascouabina*») : sorbier ;  
 «*se mâter*» (page 111) : se redresser ;  
 «*ménétrier* » (page 135) : violoneux ;  
 «*menotte*» (page 172) : paquet de tabac en feuilles ;  
 «*le midi* » (page 187) : à midi ;  
 «*misère*» (pages 50, 64, 71, 177, 193, 198) : mal, difficulté ;  
 «*mitasses* » (page 197) : guêtres ;  
 «*musique*» (page 57) : instrument ; ici «*musique à bouche* : harmonica ;  
 «*nordet*» (pages 63, 150) : vent du nord-est ;  
 «*noroît* » (pages 40, 43, 171, 186) : vent du nord-ouest ;  
 «*ombrages*» (page 201) : ombres ;  
 «*ouache*» (page 193) : gîte d'un animal sauvage ;  
 «*pagée*» (page 90) : espace d'une clôture compris entre deux poteaux ;  
 «*paqueton* » (page 47) : paquet ;  
 «*partance*», «*partance de l'herbe*» (page 95) : départ, naissance, sortie, apparition ;  
 «*passe*» (page 166) : passage ;  
 «*pendant* (pages 51, 121, 124, 185) : versant ;  
 «*peinturé* (page 169) : peint ;  
 «*le pelé des monts* » (pages 184, 186) : les monts dénudés ;  
 «*pesanteur* » (page 155) : poids ;  
 «*piaffe*», «*faire de la piaffe*» (page 142) : stationner, se tenir ;  
 «*pic*», «*au pic du jour*» (page 51) : au point du jour ; «*à pic* » (page 145) : malcommode ; «*morts à pic*  
 » (page 87) : brutalement ;  
 «*pic* » (55) : pivert ;  
 «*pichou* » (page 186) : lynx du Canada ;  
 «*piétonner, comme disent les chasseurs* » (page 197) : piétiner ;  
 «*piler* » (page 156) : marcher sur quelque chose ;  
 «*piquer* » (page 94) : récolter ;  
 «*se piquer dans son assiette*» (page 169) : baisser la tête ;  
 «*piquerons de la montagne*» (page 64) : buttes ;  
 «*piron* » (pages 76, 105) : jeune canard ;  
 «*plaine*» (pages 117, 123, 158) : plane, faux platane, érable rouge ;  
 «*plançon*» (page 101) : planche ;  
 «*platin*» (page 186) : plateau ;  
 «*à plein* (pages 104, 148) : totalement ;  
 «*poigner* » (prononcé «*pogner* ») : attraper ;  
 «*portage*» (pages 63, 68) : sentier qui permet de contourner un rapide ;  
 «*poudrer sur* (page 174) : se déposer ;  
 «*poudrerie*» (page 176) : tempête de neige où toute visibilité est empêchée ;  
 «*la pourchasse* » (page 189) : la poursuite ;  
 «*publier*» (page 145) : publier les bans ;  
 «*se racoler* » (page 123) : racoler, recruter ;  
 «*rang* » (pages 89, 148) : division d'une municipalité rurale ;  
 «*ravaud* » (page 178) : tapage ;  
 «*règne* » (pages 49, 180) : vie ;  
 «*relever les femmes* » (page 94) : aider les accouchées ;  
 «*la remonte*» (page 76) : la remontée ;  
 «*rendeux*» (page 95) : qui rend bien, qui a un bon rendement ;  
 «*renversis*» (page 77) : partie de la forêt où les arbres ont été renversés par un ouragan ;  
 «*reprocher* » (page 176) : donner du regret ;  
 «*retailles* » (page 153) : restes ;  
 «*rincer* » (page 155) : donner une volée de coups ;  
 «*ripompette*» (page 175) ; légère ivresse ;

«risée» (page 137) : rires ;  
 «ros » (page 38) ;  
 «rouche» (page 208) : sorte de roseau (scirpe, souchet, carex) ;  
 «sacrer» (page 102) : jurer, blasphémer ;  
 «sapinages» (page 104) : branches de sapin ;  
 «sapregué » (pages 52, 98) : atténuation de sacrédieu ;  
 «semblance » (page 82) : ressemblance, apparence ;  
 «serre» : «la tête en serre» (page 109) : serrée, douloureuse ;  
 «serré» (page 161) : entreposé, rangé ;  
 «souquer » (page 152) : exciter ;  
 «talle » (pages 42, 48, 105, 116) : touffe, bouquet, bosquet ;  
 «taller » (page 116) : être en touffe, en bouquet ;  
 «tasserie » (page 166) : partie de la grange où l'on tasse le foin ;  
 «tauraille » (pages 117, 174) : jeune taureau ou génisse ;  
 «tendeur » (page 183) : tendeur de collets ;  
 «tirant» (page 198) : pente ;  
 «tirer au large » (page 158) : s'éloigner ;  
 «tirer par » (page 99) : passer par, se diriger vers ;  
 «tissure» (page 38) : fil de trame ;  
 «torchette » (page 156) : tige ;  
 «touche» : le coup de pagaie ; «avoir la touche forte» (page 111) ;  
 «la traîne» (page 194) : le traîneau ;  
 «traîneries» (page 91) : choses qui traînent ;  
 «traverse » (page 198) : passage à peu près horizontal en montagne ;  
 «trécarré » (pages 86, 103) : ligne qui marque les extrémités d'une terre ;  
 «tricolor» (page 175) : tituber ;  
 «trigauder» (page 104) : traîner ;  
 «tuque» (page 174) : bonnet ;  
 «veilleux » (page 39) : personne qui vient passer la soirée chez un voisin ;  
 «veillotte» (page 117) : gerbe ;  
 «verse», «donner à verse » (page 96) : beaucoup, en abondance ;  
 «virer» (page 203) : faire perdre l'esprit ;  
 «zigaiter » (page 205) : parcourir en zigzaguant .

Savard signale même à l'occasion l'usage familier : « pas d'équerre, comme on dit » (page 102) ; « d'avance, comme on dit » (page 117), « étant sur les nerfs, comme on dit » (page 194). Il rend même parfois la prononciation : « à c'tte heure » (page 53) ; « beu' » dans « souliers de beu' » (page 117).

Cependant, des mots étonnent qui sont peut-être des coquilles : « exorbitants » dans « yeux exorbitants » (page 168 : certainement à la place d'« exorbités ») ; « recru » (page 48) devrait prendre un accent circonflexe ; « tamias » (page 68) devrait s'écrire sans « s ».

On peut remarquer des anglicismes : certains qui sont évidents comme « drave » (de l'anglais « to drive »), d'autres qui sont plus dissimulés : « support » (page 127) employé à la place de « soutien » ; « saper » (page 51), pour boire à petites gorgées, est un calque de « to sip » ; la forme « prendre une bouche » (page 194) est construite sur le modèle de « prendre une marche » qui est le calque de « to take a walk » ; « partir à sacrer » (page 102), « partir à rire » (page 120), « partir à caboter » (page 205), pour « commencer », sont des calques de « to start ».

On retrouve cette liberté prise avec le genre des noms qui est courante au Québec : « la dernière automne » (page 60) ; « le relâche » (page 141).

La syntaxe est souvent fantaisiste ou négligée :

- « bout-ci, bout-là » (page 194) pour « une partie ici, une partie là » ;



- « *cela se dit qu'on va perdre* » (page 113) pour « il se dit qu'on va perdre », « on dit qu'on va perdre » ;
- des verbes correctement intransitifs sont utilisés transitivement : « *marauder ses collets* » (page 40) ; « *geindre que* » (page 63) ; « *entrer* » : « *Josime entrain ses dernières gerbes* » (page 163) ;
- des verbes correctement transitifs sont utilisés intransitivement selon l'usage populaire : « *la pensée lui allait et venait* » (page 68), « *le coeur lui débattait* » (pages 98, 118, 209), « *l'esprit lui vibrait* » (page 109), « *le coeur et les lèvres lui bourdonnaient* » (page 154) ; « *le coeur lui toque* » (page 175) ; « *des idées lui tricolaient* » (page 175) ;
- « *pareil* », dans « *c'est beau pareil* » (page 50 : « c'est beau tout de même »), est utilisé comme un adverbe ;
- le complément d'appartenance est, de façon archaïque, introduit par « à » : « *la mare à Josime* » (pages 42, 106), « *la montagne à Basile* » (page 52), « *la barbotière à pions* » (pages 76, 105), « *Eugène à Josime* » (page 94), « *la femme à Pierre* » (page 97), « *le cuir à Menaud* » (page 97), « *la chambre à Joson* » (page 98), « *la terre à Menaud* » (page 101), « *la retraite à Menaud* » (page 101), « *la montagne à Philémon* » (pages 102, 157), « *le sac à chicanes* » (page 110), « *la fille à Menaud* » (page 145), « *la tête à Menaud* » (page 166) ;
- la forme négative apparaît sans « ne » : « *crois-le pas* » (page 97) ;
- « *on* » est employé (pages 91-93, 97) pour marquer le manque d'intérêt de Menaud.

Le caractère poétique de "*Menaud maître-draveur*" se manifeste par la forte présence des comparaisons et des métaphores.

#### Comparaisons :

- « *comme une couverture [...] la grande paix du soir* » (page 34) ;
- « *cette parole flamba [...] comme un feu d'abatis dans la clairière du printemps* » (page 34) ;
- « *ses regards [...] ainsi que des engoulevants* » (page 34) ;
- « *tel un fleuve de printemps [...] l'amour de son pays* » (page 35) ;
- « *toutes les voix du pays [...] comme une bourrasque d'automne* » (page 37) ;
- « *la pensée ainsi qu'une laine fragile* » (page 39) ;
- « *des yeux noirs tapis comme ceux d'un fauve sous la broussaille ombreuse des sourcils* » (page 39) ;
- « *la nuit tout en fleurs ainsi qu'un champ de marguerites* » (page 42) ;
- « *son feu qui s'aviva soudain comme une talle de harts rouges* » (page 42) ;
- « *les brumes comme des oies aux ailes ouvertes toutes grandes* » (page 42, répétée page 45) ;
- « *beau grand gars [...] fort comme un jeune pin de montagne* » (page 42) ;
- « *peuple fort comme le printemps* » (page 44) ;
- « *quartiers de catalogne blancs comme les champs de neige* » (page 45) ;
- « *la grande rivière [...] comme un beuglement de troupeaux affolés* » (page 48) ;
- « *tournaient des écumes comme des cygnes tranquilles* » (page 55) ;
- « *les montagnes [...] une sombre margelle le puits des étoiles claires* » (page 56) ;
- la pluie « *comme une tente qui s'écrase* » (page 63) ;
- « *bouleaux dont l'écorce est rouge et ressemble à la peau des draveurs que la misère a fouettée* » (page 68) ;
- « *la pensée lui allait et venait [...] comme le tamias dans le creux des merisiers noirs* » (page 68) ;
- la lumière de la lune « *ainsi que d'un vase, il s'en épanchait une coulée d'argent* » (page 70) ;
- « *un écueil [...] taillait la vague en oreille de charrue* » (page 74) ;
- « *le bois se mit à dévaler, et si compact que cela ressemblait aux anguilles lorsqu'en automne elles affluent sur les battures vaseuses* » (page 74) ;
- les animaux étranges faisant « *trembler la plaine comme une peau de tambour* » (page 75) ;
- la lumière [...] « *comme un miel doré* » (page 80) ;
- « *endormir ses peines comme en une pelisse tiède où l'on fait son somme* » (page 80) ;
- « *le feu de son foyer qui [...] dansait follement comme une jeunesse* » (page 80) ;
- « *tous les hommes [...] ainsi les longues quenouilles* » (page 81) ;
- « *comme des loups quand ils cernent le chevreuil enneigé* » (page 82) ;

- Menaud «*comme un boeuf qu'on assomme* » (page 82) ;
- «*comme un personnage de descente de croix*» (page 84) ;
- Joson «*comme un pin de haut lignage aux clochetons pleins d'azur et de rumeurs* » (page 87) ;
- «*une lumière triste et pâle roulait sur l'océan des arbres*» (page 88) ;
- «*les hommes [...] joyeux comme des canards* » (page 89) ;
- «*visage [...] comme les outils du printemps mais bon comme la terre*» (page 94) ;
- «*la fumée [...] qui monte, droite comme un épi* » (page 95) ;
- «*des champs roux, montait une vapeur comme celle qui fume sur le dos des boeufs* » (page 95) ;
- «*de vieux mots agressifs qui revolaient dans la brunante comme des étincelles* » (page 96) ;
- «*Josime [...] tournait dans le même champ* » (page 96) ;
- «*sa tête [...] semblable à celle d'un ours qui guette une bergerie* » (page 99) ;
- «*elle s'était enfermée dans cette vie solitaire comme en un cloître*» (page 99) ;
- les feuilles «*comme des bêtes familières* » (page 104) ;
- la route «*souple comme une chaîne de danse* » (page 106) ;
- «*l'esprit lui vibrait comme une lame dans l'étau* » (page 109) ;
- «*la queue du sillage [...] comme celle d'un paon* » (page 111) ;
- «*on voyait se mouvoir comme la brimbale d'un puits* » (page 111) ;
- «*la montagne [...] comme un feston d'émail bleu au bord d'une faïence* » (page 113) ;
- «*les bleuets [...] le raisin de chez nous [...] le fils du feu [...] le miel des crans sauvages*» (page 115) ;
- «*les grains de saphir* » (page 118) ;
- «*comme deux bleuets de velours, des yeux amadoureux*» (page 116) ;
- «*les hommes s'affairaient autour des veillottes comme des abeilles autour des ruches* » (page 121) ;
- «*ses cailloux entassés [...] qui ressemblaient à des oeufs dans la corbeille des ronces* » (page 121) ;
- «*braconniers [...] comme des araignées* » (page 125) ;
- «*Menaud [...] s'était débattu comme une bête dans le piège* » (page 127) ;
- «*le Délié [...] hérissé comme un loup montre ses crocs contre les siens* » (page 130) ;
- «*sur le visage de Marie passait tantôt l'ombre, tantôt la lumière comme sur les coteaux quand défile, dans les prairies du soleil, le cortège des nuages d'automne* » (page 132) ;
- «*les arbres tordus et d'écorce rouge ressemblent à des suppliciés* » (page 133) ;
- «*l'air est frais comme une source, et l'eau pure comme l'air* » (page 134) ;
- «*le vent du sud comme une haleine embrasée* » (page 140) ;
- «*les buttes [...] comme les dunes du désert* » (page 140) ;
- «*une chose terrible comme un orage de feu* » (page 142) ;
- «*le jute disparaît comme la terre brune sous le crochet d'or du printemps tisseur*» (page 143) ;
- «*le tapis croît, gazon touffu* » (page 143) ;
- «*le Délié ainsi qu'un créancier de fer* » (page 144) ;
- «*comme une épouse [...] la liberté* » (page 152) ;
- «*la montagne [...] comme le sanctuaire même de son pays*» (page 153) ;
- «*la clarté commençait, marée lente et pâle, à inonder le sous-bois* » (page 154) ;
- «*le coeur et les lèvres lui bourdonnaient comme une guêpe dans la corolle d'une églantine*» (page 154) ;
- le Délié, *bel étourneau* à qui on apprendra «*à voler le nid des autres* » (page 155) ;
- le Délié vu comme un animal au «*museau vaseux* » (page 155), qui «*se pointe le museau* » (page 168) ;
- «*les couettes de sa chevelure [...] comme un nid de couleuvres*» (page 156) ;
- Alexis «*tout comme autrefois Alexis le Trotteur* » (page 156) ;
- Alexis et le Délié «*semblables à deux chevrons qui s'arc-boutent quand charge la tempête d'automne* » (page 156) ;
- «*muscles pareils à ceux des pins* » (page 156) ;
- «*épinettes qui croulent [...] comme des épilobes sous la faux des javeleurs* » (page 157) ;
- «*son âme [...] comme la cuve de forge* » (page 163) ;
- «*la piste de raquettes [...] pareille à des guirlandes*» (page 164) ;
- «*son esprit parti en course [...] comme une meute*» (page 165) ;

- « dans la tête à Menaud comme un torrent d'avril » (page 166) ;
- « les ferrailles comme des chaînes que l'on secoue » (page 166) ;
- « s'entoura de tout ce drégail tel un enfant de ses jouets » (page 166) ;
- les pensées de Marie comme de la neige, venant « par essaims [...] imitant le vol des flocons » (page 174) ;
- la neige sur les branches « comme de grands oiseaux effarouchés » (page 174) ;
- « idées qui tricolaient comme des jeunesses qui reviennent des noces en ripompette » (page 175) ;
- « la coquette [...] faisait la merlette qui s'épivarde » (page 175) ;
- « des voix, comme des voix d'Église » (page 176) ;
- « les lacs [...] comme des pensées tranquilles » (page 177) ;
- « le ciel était pareil à une belle glace vive où brillaient des cristaux d'étoiles claires » (page 179) ;
- « les paroles [...] comme les grelots d'une carriole de noces » (page 179) ;
- « la petite vie étroite, resserrée, pareille à la vie des ours en hiver » (page 180) ;
- « la bourrasque levait comme de grands drapeaux sonores, piqués d'étoiles » (page 182) : comparaison et correspondance ;
- la petite fumée telle qu'un voile de fées » (page 183) ;
- « la montagne s'est comme enroulée dans les plis de la grande bordée » (page 183) ;
- « les deux hommes [...] s'avançant [...] comme des proues » (page 185) ;
- « les bancs de neige qui sonnaient comme des violons » (page 186) ;
- le thé « comparable [...] au rayon du soleil qui coule [...] le long des sèves engourdies » (page 187) ;
- « une pensée [...] semblable à cette dernière fumée » (page 187) ;
- « une peine [...] le ronger [...] comme le ver qui gruge la chair obscure du bois » (page 188) ;
- « tendu comme une outarde qui regagne le Nord avec du vent neuf plein ses ailes » (page 189) ;
- « une sorte de place de guerre libre et joyeuse » (page 189) ;
- « la pourchasse de l'intrus jusqu'au bas de la montagne, quelque chose comme une débâcle de toutes les colères » (page 190) ;
- « la nuit [...] ressemblait à une immense nappe de toile fine » (page 190) ;
- le Luçon « ressemblait à ces chicots de misère que le vent tourmente et fait pleurer » (page 191) ;
- « ses cheveux, comme un flot de pensées » (page 191) ;
- « maison rajeunie, dressée comme une place forte » (page 193) ;
- « ces mots-là, comme le glaçon de l'air vif dans sa gorge brûlante de batteur de neige » (page 196) ;
- « la barre du soir [...] ressemblait à une mâchoire avec des crocs couleur de sang » (page 198) ;
- « les petits fils d'eau [...] comme des rubaniers d'argent » (page 202) ;
- « Le Luçon [...] comme emmaillé par les langues des commères » (page 202) ;
- « les yeux [...] comme un couple de macreuses » (page 204) ;
- « les yeux [...] comme deux baies de camarine » (page 207) ;
- « Marie [...] comme une perdrix » (page 207) ;
- « les fumées [...] comme les fleurs de l'épilobe » (page 208) ;
- Menaud « comme une sorte de grand oiseau noir qu'on eût traîné par les ailes » (page 209).

#### Métaphores :

- « les tours et les clochers de la forêt prodigieuse » (page 36) ;
- « la cuve d'or du soleil » (page 51) ;
- « la marmite du grand soleil » (page 97) ;
- « les joailleries du printemps » (page 58) ;
- « d'autres embâcles » (page 67) ;
- « un écueil labourait le courant » (page 74) ;
- « les riches dépouilles de la montagne » (page 76) sont les troncs des arbres coupés ;
- « cloîtres silencieux » (page 81) ; « silence claustral » (page 185) ; « la règle austère d'un cloître silencieux » (page 160) ; « les sanctuaires profonds de ses domaines » (190) ;
- « les linceuls de l'ombre » (page 83) ; « le suaire glacé de son chagrin » (page 83) ; « d'immenses suaires s'abattaient » (page 199) ;
- « cette ruine humaine » (page 83) ;

- « *les mailles du courant* » (page 83) ;
- « *l'immense chœur des grenouilles jouant du flageolet dans les quenouilles sèches* » (page 85) ;
- « *sa première récolte d'amour* » (page 86) ;
- « *le torrent des hommes* (page 89) ; *la harde des chasseurs* » (page 183) ;
- « *la chape noire de ses pensées de mort* » (page 93) ;
- « *la graisse de la montagne* » (page 96) ;
- « *ce plomb-là n'entre pas dans le cuir à Menaud* » (page 97) ;
- « *le sillon tracé droit, d'un tré carré à l'autre de l'immense pays* » (page 103) ;
- « *le flot d'or des sèves dans les fûts de la sapinière* » (page 116) pour désigner la gomme, la résine ;
- « *l'escalier de la verte montagne* » (page 133) ;
- « *une gorge d'enfer* » (page 133) ;
- « *Jardins mystérieux ! retraites inviolées !* » (page 134) ;
- « *les ruisseaux [...] vertèbres de pierres* » (page 140) ;
- « *le bandeau sombre des bois* » (page 143) ;
- « *le diadème de la montagne* » (pages 143, 161) ;
- « *serres de ce regard* » (page 145) ;
- « *l'essaim rouge des étincelles* » (page 149) ;
- « *la grande passion rouge, éblouissante, de la montagne* » (page 150) ;
- « *les abeilles ardentes, figures de flammes* » (page 150) ;
- « *une maille d'ombre* » (page 154) ;
- « *les étendards de l'automne* » (page 164) ;
- « *le grand arroi d'étoiles* » (page 166) ;
- « *la sombre marée des nuées d'octobre* » (page 166) ;
- « *le grand blanc sauvage* » (page 172 : la neige) ;
- « *la tisserande avait croché son rêve* » (page 178) ;
- « *la montagne [...] fleurit le ciel de l'horizon* » (page 183) ;
- « *Menaud [...] fauchant large* » (page 185) ;
- « *Menaud [...] le vieil ours [...] un grognement de Menaud* » (page 193) ;
- « *les étangs roses que répandait partout la première coulée de soleil* » (page 194) ;
- « *le bel oiseau bleu du silence* » (page 202) ;
- « *le grand désert de sa folie* » (page 212) ;
- « *le refuge des bras* » (page 212).

Le grand nombre et la beauté des métaphores font vite prendre conscience au lecteur que Menaud vit davantage dans l'univers de la poésie que dans celui de la fiction romanesque.

Ce réseau de comparaisons et de métaphores qui établissent souvent des liens entre éléments de la nature et les êtres humains, entre les éléments de la nature, impliquent que ceux-ci sont tous animés, qu'ils ont tous une âme, qu'ils sont personnifiés. Ainsi :

- le soleil : « *les arbres du printemps s'émeuvent quand le soleil les réchauffe d'amour* » (page 39) ; « *le soleil, de sa cymbale d'or, frappait le pays d'alentour pour l'éveiller à la vie* » (page 79) ; « *les dernières faux du soleil coupaient les dernières gerbes de lumière* » (page 89) ; « *plaffe le grand soleil* » (page 91) ; « *le soleil fait fleurir la terre et prépare le berceau du sillon* » (page 92) ;
- le pays : « *l'immense pays avait ses sourires, ses voix, ses chants d'amour et ses appels de détresse, tout comme un être de chair et de sang* » (page 152) ;
- le vent : « *Ainsi, comme un vent de souffrance passait sur le pays tout entier, comme une plainte qu'on entendait parfois gémir au fond du sang* » (page 65) ; « *le vent entrainé en chasse* » (page 174) ; « *la bourrasque s'amusait à tourmenter quelques pauvres maisons* » (page 174) ; « *le grand vent hurlait* » (page 176) ; « *les démons de la tempête hurlaient* » (page 199) ;
- l'eau : « *les cris et les tumultes de l'eau révoltée* » (page 36) ; « *la Noire était folle, ivre* » (page 65), « *les têtes bondissantes de l'eau* » (page 66), « *hurlait la rivière en bête qui veut tuer* » (page 82), « *l'embâcle se mit à frémir, à gronder, à se hérissier [...] La bête monstrueuse [...] les meutes de l'eau* » (page 78), « *la voix funèbre de la rivière* » (page 96) ;

- la forêt : « *peuple de sapins muets et prostrés* » (page 185) ; « *la griffe raide de toute chose dans le bois hostile* » (page 197) ; la forêt évoque le souvenir du passé, fait entendre la voix des aïeux, dit l'histoire de la race, communique au héros l'enthousiasme vengeur.
- « *Les quenouilles, les herbes, les saules, tout cela lumineux, vivant, tournait autour de lui et criait* » (page 208) ;
- le chemin : « *au moindre bruit que mène le chemin* » (page 142) ;
- le sommeil : « *le sommeil doucement se mit à passer ses mains dans les lourdes vagues de la chevelure brune* » (page 70) ;
- le soir : « *le soir fossoyeur* » (page 84) ;
- « *l'âme du breuvage* » (page 187).

En fait, les arbres du printemps émus par le soleil quand il les réchauffe d'amour le sont comme l'est Marie : « *sa chair s'en était-elle émue, comme s'émeuvent les arbres du printemps quand le soleil les réchauffe d'amour* » (page 39). De même, « *Dans le gai printemps de Mainsal, tout provoquait à l'amour* » (page 69) ; « *les gars fringuaient dans les périls comme si toute la fougue du printemps était entrée en eux* » (page 78) ; « *le grand soleil forgeait les muscles et dégourdissait les sèves* ». Une fusion s'opère d'un domaine à l'autre : « *Au feu de cette lampe qui allumait des escarbilles en ses regards, il avait l'air d'un forgeron martelant des pensées de fer.* » (page 37)

Entre les âmes de la nature et les âmes des êtres humains, il y a des rapports. Ils participent d'une analogie universelle. Cet animisme des primitifs, qui est aussi celui des poètes, Savard y adhère pleinement : la forêt, la rivière, la montagne ayant une âme comme les êtres humains, les uns et les autres ont même la même âme, vivent de la même souffrance, des mêmes joies, se révoltent avec une même fougue : « *Toutes les voix du pays, de la montagne, des champs et des bois s'étaient engouffrées chez lui, ébranlant son âme et sa maison comme une bourrasque d'automne.* » (page 37).

Plus loin, ces voix qu'entend Menaud l'« appellent » (page 163). « *Sa pensée peuplait de formes étranges et remplissait de voix mystérieuses le silence de la vieille maison grise et tout le désert de la grande nuit* » (page 147). À l'animisme se joint donc le fantastique :

- « *le vent du Nord venait lui verser au coeur les paroles magiques et les philtres embaumés* » (page 35) ;
- « *les génies du feu* » (page 57) ;
- « *les rêves jouaient avec les lutins dans la clairière des songes* » (page 86) ;
- les images fantastiques suscitées par l'incendie, « *abeilles ardentes, figures de flammes dansant avec les esprits du vent* » (page 150) ;
- « *les chemins clairs qui semblent des passes mystérieuses vers des pays sans fin* » (page 166) ;
- une « *ronde ensorcelée* » (page 208) s'impose à Menaud.

Chez Savard s'entend l'écho du lyrisme virgilien, et la sensualité, empreinte d'une spontanéité naïve, de son roman en a fait le plus poétique des romans de la terre.

S'y entend aussi l'écho de la valeur poétique de «*Maria Chapdelaine*», dont les citations sont des stances au charme incantatoire, au rythme éminemment musical.

Le texte est d'ailleurs formé de très courts paragraphes qui sont comme des versets (le mot est employé pour le poème du Luçon, page 134, pour les pensées de Menaud, « *ces versets aussi lents que des chars chargés de gerbes* » (page 165), Savard n'ayant pas été insensible aux accents de ses grands contemporains : Claudel et Valéry.

De véritables poèmes s'insèrent dans le roman : les vers de la chanson de la Malhurée (pages 59-61), mais aussi de véritables poèmes en prose indépendants consacrés à chacune des saisons et qui en concrétisent l'atmosphère :

- Le couplet consacré au printemps (page 102) ;
- L'été est symbolisé par l'apparition des bleuets, leur maturité coïncidant avec la fête de sainte Anne, le 26 juillet, Savard leur consacrant un véritable hymne (pages 115-116) : les circonstances de temps et de lieux où ils apparaissent ; la jouissance gourmande qu'ils procurent ; la cueillette : moment privilégié de bonheur passager mais vif. « *Raisin de chez nous* » s'explique par l'orgueil jaloux du

paysan qui est fier de sa terre, aussi pauvre soit-elle, même si elle ne fournit que de modestes baies. Ce raisin est «  *fils du feu*  » car, lorsqu'un incendie dévaste une zone forestière, il y laisse une couche de cendres, élément fertilisateur qui permet l'éclosion d'une végétation de buissons qui portent les bleuets ; d'ailleurs, l'épisode de l'incendie à Mainsal se termine ainsi : et les femmes regardant cuire la montagne : «  *Les beaux bleuets que nous aurons, disaient-elles. Les beaux bleuets !*  » Ces buissons subsistent «  *partout où la charrue ne peut naviguer*  », là où le sol n'est pas cultivable et, en particulier, sur les «  *crans*  ». Ce sol particulièrement désavantagé tiendrait, cependant, selon le poète, à n'être pas inutile à l'être humain : il lui apporte son «  *offrande*  », son «  *miel*  ». Les buissons accompagnent les éricales, c'est-à-dire des plantes du genre de la bruyère qui poussent auprès des tourbières et des sphaignes (mousses des marais). Dès ces premières phrases, nous sentons que nous avons affaire à une prose rythmée, à une prose d'art, et que chacun des paragraphes constitue un verset analogue à ceux qu'on trouve dans la poésie de Paul Claudel. Du poète, Savard a le goût de l'inversion : «  *du sol humble et pierreux, c'est l'offrande*  » ; de l'image ample et évocatrice : «  *le royaume infini des sphaignes et des tourbières*  ». Le verset suivant personnifie les grappes des bleuets dont l'avidité aura, tout à l'heure, pour pendant l'avidité de ceux qui les goûteront. Très proche de la nature, Savard y puise ses comparaisons : «  *des oeufs de merle dans le nid des feuilles glabres*  », c'est-à-dire dépourvues de polis, de duvet. Poète, Savard l'est par cet emploi de la reprise, de la répétition du même mot qui donne à son récit une valeur d'incantation, par cette assimilation qu'il fait de la charrue et d'un navire, le soc de l'une faisant penser à l'étrave de l'autre, la terre se courbant sous l'une comme les vagues sous l'autre. L'ensemble des buissons de bleuets rappelle, lui aussi, l'ondulation d'une vague et, telle la mer, la bleuetière est immense, puisque «  *savanes sans fin*  » répond au «  *royaume infini*  » du premier verset. La vague est joyeuse parce que la gourmandise des grappes, avides de soleil, est une joie et qu'elle annonce d'autres joies. Ce produit d'un sol humble est destiné aux humbles (contraste «  *richesse-pauvres*  »), et le retour de l'expression «  *de chez nous*  » introduit le véritable dithyrambe que Savard consacre aux bleuets. «  *Corbeille*  » fait penser à la corbeille de mariage, c'est-à-dire aux parures et aux bijoux que le fiancé envoie à la fiancée dans une corbeille d'ornement. L'expression «  *fruit d'amour*  » achève de préciser cette impression d'une véritable union entre le sol et celui qui le foule et le travaille, union qui est célébrée par ce don des bleuets. Il faut remarquer comment, dans cette énumération, l'évocation s'amplifie et se précise. Mais les premiers possesseurs de cette terre, ce sont les animaux. Aussi ont-ils droit les premiers au festin. Les oiseaux ne font que «  *grappiller*  », c'est-à-dire prendre quelques grains ici et là ; mais les ours, dont l'appétit est plus grand, en sont aussi les victimes puisqu'ils doivent reposer «  *le museau dans les talles*  ». Cette notation rappelle celle de Chateaubriand : «  *des ours enivrés de raisins qui chancellent sur les branches des ormeaux*  » (*"Atala"*). L'inversion contribue à augmenter la surprise que suscite le tableau et le contraste entre l'attitude des oiseaux et celle des ours. Des animaux, on passe aux humains et cette progression traduit les liens qui existent entre la nature végétale, la nature animale et l'humanité. Ce sont donc ensuite les travailleurs qui sont invités au festin. Les «  *piqueurs de gomme*  » entaillent les troncs des conifères pour recueillir la résine qui s'en écoule, et leur travail est magnifié par ce pluriel d'élargissement,  *des sèves* . Ils descendent «  *dans la douceur des grappes*  » pour «  *s'empiffrer*  », ce qui établit bien l'analogie avec les ours, pour s'y purifier aussi de leur labeur, puisqu'ils font «  *rouler dans leurs mains gommeuses les baies tièdes et sucrées*  ». Les enfants sont particulièrement avides. Aussi ne se donnent-ils pas le temps d'examiner les fruits qu'ils avalent «  *à la régale*  » comme on boit du vin sans que la cruche ou la gourde touche les lèvres. Rappelant l'allusion faite au raisin, donc au vin, le poète emploie les mots «  *saoulés*  » et «  *vendangeurs*  » qui accentuent encore le rapprochement. Il décrit ensuite, d'un oeil amusé, le manège éternel des jeunes gens chez lesquels l'ambiance de la cueillette et la liberté qu'elle permet éveille des sentiments amoureux. La comparaison courante entre la femme et la fleur est ici renouvelée et transformée. L'analogie établie entre les yeux et les bleuets est frappante. Au mot «  *velours*  » répond phonétiquement le mot «  *amadoueurs*  » qui signifie «  *enjôleurs*  ». La cueillette n'est plus qu'un prétexte et, maintenant que le dialogue s'est ébauché, le poète semble vouloir, par ces points de suspension, et par ce regard vers le mélèze odorant (sorte de mouvement de caméra vers le ciel), s'éloigner de cette idylle commençante. Cependant, il sait terminer ce gracieux tableau, cette véritable saynète, cette pastourelle, sur une note dramatique. Comme le veut la tradition, mais

aussi les moeurs du Québec du temps, les douces effusions des tourtereaux, qui, pour Savard, sont un merle et une merlette, sont brusquement interrompues, par l'arrivée de la « *duègne* », de la femme sévère et prude qui accompagne une jeune fille lors de ses sorties. Le « *ah ! vite, vite* » semble être l'exclamation d'un spectateur conciliant dont l'intervention n'empêche cependant pas la chaperonne de constater l'ampleur du sentiment, rendu par une métaphore charmante : « *plus de rouge aux visages que de bleu dans l'écuelle* », opposition de deux couleurs réelles mais symboliques aussi. C'est sur cette évocation que se clôt la vision des bleuets qui sont, au coeur de la belle saison, comme son symbole même. Savard y a déployé ses dons d'artiste qui en font un maître styliste, aux tours originaux, maniant un rythme qui affecte tout le morceau pour en faire un poème symphonique.

- « *La grande sécheresse* » (page 140) commande une lamentation.
- Le cortège des filles (pages 157-158) est une incantation.
- L'automne (160-162) est célébré : « *jour d'automne bariolé de sang, d'or et de fer* » (page 162), avec l'incantation : « *Ainsi donc allait ce jour d'automne* » (page 163).
- Le poème de l'automne (page 166) prend bien une valeur intemporelle par le passage au présent.
- Le poème de la tempête (page 174) établit une correspondance avec l'inquiétude de Marie.
- Le poème de l'hiver est aussi celui des chasseurs (page 183).

On voit même le Lucon débiter à Marie un très beau poème (pages 133-134), dont on peut douter qu'il ait pu produire les mots recherchés et les rythmes étudiés.

Savard, non sans quelque préciosité et même maniérisme, montre son goût de certains effets :

- des inversions : « *semblable à un homme ivre [...] arriva Menaud* » (page 83) ; « *Lune devant, défilait le grand arroi d'étoiles* » (page 166) ; « *À plein ciel, roule maintenant la sombre marée des nuées d'octobre* » (page 166) ; « *Tout le long du jour, s'il en neigea des idées dans la tête de Marie !* » (page 174) ;
- des répétitions (autre que celle signalée, pages 42-45, qui est certainement passée inaperçue) : « *l'autre rôdait, rôdait* » (page 69) ; « *Et pique et pique et gaffe et gaffe encore* » (page 78) ; celle de « *on* » qui marque l'impersonnalité et la routine du travail des terriens (page 97) ; celle de « *Ainsi* » : « *Ainsi se démène le Lucon* » (page 156), « *Ainsi, tout s'effraye, à la ronde, autour du grand combat* » (page 156), « *Ainsi donc allait ce jour d'automne* » (page 163), « *Ainsi passaient les jours* » (page 166) ; la répétition incantatoire de « *Être libre* » scandé quatre fois (page 181).

Mais on ne peut qu'admirer la maîtrise avec laquelle il sait jusqu'à la fin maintenir le ton lyrique de son roman.

Cependant, l'écrivain a aussi et surtout un autre ton : celui de l'épopée, où il se révèle aussi influencé par Homère. Le style est, en effet, vraiment homérique lors du combat entre le Délié et le Lucon (pages 155-156), quand il met des injures dans la bouche des combattants, qu'il implique le lecteur : « *Le Lucon [...] vous étampe l'agresseur* », qu'il s'écrie : « *Ah ! quel feu de rage le coup a fait jaillir !* », qu'il fait du méchant un animal qui a un « *museau* », tandis que le héros « *danse* », qu'il l'apprécie de loin : « *Ainsi se démène le Lucon* », qu'il l'identifie à un autre Alexis, Alexis le Trotteur, l'homme qui courait comme un cheval, personnage de légende au Québec (page 156) qu'il lance l'invocation : « *Dieu !* », qu'il convoque toute la nature : « *Ainsi tout s'effraye, à la ronde, autour du grand combat* », qu'il pratique l'élargissement épique, donnant aux combattants « *des muscles pareils à ceux des pins* », qu'il fait du Délié un lâche et un fourbe (page 157), qu'il se lamente : « *hélas ! hélas !* ». Homériques encore, le défi épique accompagné d'injures (page 168), l'imagination par Marie (page 172) de ce qui « *se passerait, dans la montagne, entre ces violents, du coeur qui devient farouche et cruel* », des « *haines exaspérées* », du « *sifflement des mots au vol noir qui tournoient avant le malheur dans le cerveau des hommes* », l'imagination, par Menaud cette fois, d'un autre combat contre le Délié (pages 189-190) : « *la sommation d'abord, ensuite, sa réponse droite et fière. Puis, la pourchasse de l'intrus jusqu'au bas de la montagne, quelque chose comme une débâcle de toutes les colères que le pays avait sur le coeur depuis les années de servitude. Triomphant [...], il aurait bu le coup de la liberté à même l'air frais et vierge des monts. Le soir, il se serait enfin reposé en tête à tête avec ses morts consolés.* » On constate que, dans cette épopée comme dans les anciennes, la nature joue un rôle : la montagne est aussi le lieu où l'« *on se faisait des âmes fortes* » (page 50). À la

façon d'Homère encore, est décrite la découverte du Lucon par Marie (page 158), car elle fait penser à celle d'Ulysse par Nausicaa.

Un autre souvenir, celui des chansons de geste, transparait à travers la vision de Joson « *comme un pin de haut lignage, aux clochetons pleins d'azur et de rumeurs* » (page 87). Plus tard, Menaud se plaît à imaginer le « *héraut invisible* » qui sonnera du cor, « *les preux* » qui accourront, « *la procession héroïque* » (page 162).

Mais l'épopée a été vécue aussi en Amérique du Nord, et Savard nous montre Menaud se faisant le chantre des « *randonnées des coureurs de bois [...] explorateurs, colons, missionnaires, de tout le pays qu'on avait découvert* » (page 62), « *des grands hardis, des grands musclés, des grands libres d'autrefois* » (page 79), de ceux qui, « *dès la première heure, alors qu'ils n'étaient qu'une poignée, avaient marché, canoté, des mois et des mois, pour fixer les frontières* » (page 180) d'une « *terre qu'ils avaient héroïquement mesurée* » (page 181), des Anciens qui avaient, dans « *les pistes conquérantes* », migré « *vers le Royaume de Saguenay* » (page 195). Or cette terre est envahie par des étrangers, aidés de traîtres. Mais ils « *le verraient bien, lorsque lui, Menaud, aurait soulevé, d'un bout à l'autre du pays, tout le clan des libres chasseurs* » (page 196). Ailleurs, est évoqué « *le clan des loups* » (105), « *le clan sévère des loups de bois* » (page 124), et il veut « *fouailler tout le clan des lâches et les entraîner sur le sentier de la guerre* » (page 123). Voilà, « *clan* » et « *sentier de la guerre* », qui laisse entrevoir l'épopée indienne.

Savard a donc bien su, en s'appuyant sur une langue riche et savoureuse, maintenir le ton épique comme le lyrisme. Il est bien un maître de l'écriture.

#### Intérêt documentaire

Dans "*Menaud maître-draveur*", le pays lui-même participe à l'action, au même titre que les personnages. Il crie sa force sauvage, déploie sa puissance dominatrice, en même temps que chacun de ses paysages et le rythme des saisons montrent sa grande beauté, comme un poème que chaque jour embellit, transforme, reprend.

Ce pays, c'est le comté de Charlevoix, que Félix-Antoine Savard, qui venait de Chicoutimi, découvre en 1927, et pour lequel il ressentit un amour très grand. Il pratiqua une longue et fervente communion avec la nature, mais dut apprendre à désigner par leur nom propre les moindres éléments du paysage. C'est une région où les montagnes des Laurentides rencontrent le fleuve Saint-Laurent, où les rivières qui viennent s'y jeter permettent la drave du bois qui est coupé dans les forêts des hauteurs.

Dans son journal, il avoua : « *À l'époque de "Menaud", je souffrais beaucoup de ne savoir point nommer la plupart des plantes que j'admirais. Je me sentais comme humilié devant elles. [...] Je faisais mon butin de feuilles et de fleurs ; et, rentré chez moi, je cherchais dans "La flore laurentienne" de Marie-Victorin les noms et les savantes descriptions de cette botanique qui avait tant à dire et me semblait attendre que l'homme lui prêtât quelque chose du meilleur de son humanité.* » Or l'élève a bien réussi son examen de botanique appliqué à la littérature : « Jusqu'à ce jour, écrit en effet Marie-Victorin, personne, chez nous, aucun faiseur de livres, n'avait ajusté à un récit canadien un cadre aussi précis et aussi vrai. Personne ne s'était appliqué avec autant d'ardeur à fouiller le cœur des choses pour y découvrir des analogies de détail, et les intégrer dans l'analogie universelle où Science et Poésie se rencontrent dans l'Unité. »

Car la description qu'a donnée Félix-Antoine Savard des hauts de Charlevoix (« *C'est le pays où l'air est frais comme une source et l'eau pure comme l'air. Là croissent les gadelles poilues et les viornes, et sur les crans austères brillent les rubis de la canneberge. Jardin mystérieux ! retraites inviolées ! où sur le silence des mousses, sans crainte, le chevreuil mène la vie limpide des cimes.* ») a été ainsi commentée par Marie-Victorin : « Cette association, dans le domaine du chevreuil, de ces plantes éminemment laurentiennes que sont les "Ribes glandulosum", le "Viburnum lantanoides" et le "Vaccinium Oxycoccus", est une notation à la fois très simple et très exacte qui satisfait le botaniste le plus pointilleux. »



On peut donc se fier aux mentions de plantes que fait Savard : « *amélanchiers* » (page 157) ; « *airelles* » appelées au Québec « *bleuets* » (un poème leur est consacré, pages 115-116) ; « *aralies* » (page 156) ; « *aulnes* » ; « *bouleaux* » (page 68) ; « *boulonnière torse* » (page 134) ; « *buis traînards* » (page 155) ; « *camarine* » (page 207 : petit fruit) ; « *canneberge* » (page 134 : petit fruit) ; « *cerisiers* » ; « *clajeu* » (page 208 ou « *clageu* » : iris des champs, des marais) ; « *épilobes* » (page 157) ; « *éricales* » ; « *fougères* » (page 156) ; « *framboisiers* » ; « *gadelles poilues* » (page 134) ; « *mascot* » (page 105) ; « *plaine* » (pages 117, 123, 158 : plane, faux platane, érable rouge) ; « *rouche* » (page 208 : sorte de roseau) ; « *rubaniers d'argent* » (page 202 : autre nom du ruban d'eau) ; « *sphaignes* » ; « *viornes* » (page 134).

On peut remarquer aussi les mentions d'animaux : « *mouches noires qui bouillonnaient dans la marmite du grand soleil* » (page 97) ; « *frou-frou de la libellule* » ; « *anguilles qui, en automne, affluent sur les battures vaseuses* » (page 74) ; « *truites* » ; « *pirons* » (pages 76, 105 : jeunes canards) ; « *plainte chaude et profonde des orignaux fiévreux* » (page 81) ; « *carcajou* » (page 40 : nom innou du blaireau du Labrador) ; « *caribou qui mène la vie limpide des cimes* » (page 134) ; « *chevreuils* » ; « *vison* » ; « *renard* » ; « *pichou* » (lynx du Canada) ; « *loutres* » ; « *martins-pêcheurs, grèbes, grenouilles* » (202), celles-ci qui, aux premiers beaux soirs du printemps, nées de la boue des marécages, font leur « *caliberdas, trillant une clameur qui tremblote jusqu'aux sillons lointains, jouant du flageolet dans les quenouilles sèches* » ; mais, au moindre bruit, ce caliberdas « *s'arrêta sec tandis qu'un héron s'enfuyait des clajeux en traînant ses béquilles* » (page 208).

Au cours de la lecture, on apprend que le comté, « *longue bande de forêt riveraine* » (page 74), se partage, depuis le bord du « *grand fleuve nourricier* » (page 62), le Saint-Laurent, en la zone d'« *en-bas* », la zone au pied des monts et les hauts.

La zone d'« *en-bas* », celle des « *terres faites* » (page 89) sur « *la graisse de la montagne* » (page 96), des « *champs beiges dont les rectangles semblaient se raidir contre l'invasion des bois* ». Menaud manifeste son mépris pour « *la terre mesurée, avec ses labours et ses moissons, ses rigueurs et ses tendresses* » (page 50), dont le travail impose sa « *loi* » (page 97) aux « *paysans* » (page 107), appelés aussi « *terriens* » (page 147), ou « *laboureurs de glaise* » (page 105), qui « *vivent à gratter la terre entre les roches, à boulangier des mottes* » et « *mourraient dans leurs lits* » (page 87), qui habitent des « *maisons où l'on étouffe* » (page 50) mais qui sont aussi celles « *où l'on danse, les bons soirs, avec les filles* » (page 49). Eugène à Josime représente l'agriculteur (pages 94-96) avec « *son éternelle chanson : la terre* » (page 95), qui « *tourne dans le même champ, sans cesse* » (page 96). Or c'est cette vie que propose d'abord Marie au Luçon : « *la petite vie étroite, resserrée, pareille à la vie des ours en hiver* » (page 180). C'est la vie de Léda, la femme d'Eugène à Josime, qui fait « *de l'étoffe et de la toile* » (page 94) [d'où les mentions du « *ros* », de la « *tissure* », de la « *marchette* » (page 38), des « *cardes et rouets* » (page 123)], qui broquette « *dans les foins* », qui coupe « *à la faucille dans l'abatis* », qui « *relève les femmes du voisinage* » et « *pique ses dix gallons de gomme dans la sapinière du pied des monts* » (page 94).

Au pied des monts, s'étend la zone des « *enclaves chantournées en plein bois, par la charrue, selon la ligne des crans ou le bord des fondrières* », où se trouve le rang de Mainsal (page 89). Comme l'indique une note placée à la fin du roman, « *le pays de Menaud est situé au nord-ouest de La Malbaie. Il comprend, dans la paroisse de Sainte-Agnès, les rangs de Mainsal, de Cachette-Aubin, de Miscoutine, des Frênes et des Caribous ; le Grand-Lac, le Petit-Lac, la mare à Josime ; les montagnes à Philémon, du Friche et de la R'source, etc. Une région forestière s'étend de la paroisse de Sainte-Agnès jusqu'au-delà de la ligne du Serpent qui limite au nord le comté de Charlevoix. On y trouve les Eaux-Mortes de la rivière Malbaie ; les montagnes de l'Éboullée, des Érables, des Farouches, de la Basilique ; les décharges des Martres, du Foulon, de la Noire ; les lacs Basile, de Périgny, des Berly, de la Bergère, de la Pointe-à-Jérôme. Sont situés au nord de Clermont : la rivière Sinigolle, la chute de la Gamelle, la montagne de la Chaîne, les marais de Prêles. La Comporté et l'Accul sont des faubourgs de La Malbaie.*»

« *L'âpre rang de Mainsal* » (page 105) montre « *ses champs isolés les uns des autres par les haies de ses mascots et de ses cerisiers [...] sa petite enclave de terre à blé, de pacage, de jardins, pourvus, chacun, de ses bouleaux pour le feu d'hiver, de ses aulnes pour le four, le lien ou la tisane,*

de son abatis pour le seigle d'automne, de sa barbotière à pions, du vif argent de son ruisseau, du saphir de ses bleuets, de sa talle odorante de framboisiers. » (page 105). Il faut donc y faire aussi ce que « la terre demande » : brûler les feuilles, étriller l'herbe, fendre et corder les bûches, redresser les piquets (page 91), être le « prêtre du labour et de la moisson », célébrer « la sainte liturgie du blé » (page 92). Les gens du « clan sévère des loups de bois » (page 124), qui savent pourtant, au campement, danser la gigue (page 57), « s'astreindront bien, pour quelques jours, au travail de la charrue, de la faux ou du javelier » (page 124). Mais ce sont surtout des « chasseurs infatigables » (« le clan des chasseurs » [page 193] : « les tendeurs qui levraudent dans la sapinière, les piégeurs de fourrure » [« le vison, le renard, le pichou, les loutres », page 186], « les tueurs de grande race qui relancent le caribou sur le pelé des monts et se barbouillent de sang dans l'hécatombe chaude », pages 182-183), des pêcheurs (qui « gaulent les truites vers leurs filets », page 79, qui, « des jours et des jours, font le héron » pour les prendre à la perche, pages 201, 204), des « braconniers », des « batteurs d'eaux et de montagnes » (page 125), c'est-à-dire des « draveurs ».

La « drave », qui consiste à faire descendre les troncs des arbres coupés dans le lit des rivières, est une sorte de combat acharné (« le combat où s'engage la vie des hommes », page 64) que les « draveurs », « chasseurs d'embâcles » (page 78), « piqueurs d'embâcles » (208), précédés des « draveurs du temps de glace » (pages 55, 56), livrent contre les courants (pages 36, 50, 78), avec les « gaffes », « s'épuisant à harponner » (page 65), pour faire flotter « les riches dépouilles de la montagne » (page 76), les « longs trains de bois [...] conduits sous la pique de fer, dans les cris et les tumultes de l'eau révoltée » (page 36). Mais il arrive que la rivière soit « barrée » (page 76), que le « bois immobile, bloqué, entrelacé, hérissé, arc-bouté aux parois de la cuve » (page 65) forme un embâcle dont il faut trouver « la clef » (page 66), ou faire exploser la masse (page 67) avec la dynamite (page 66), puis procéder à « la glane qui se fait sur la fin des draves » (pages 67, 112).

L'hiver n'arrête pas ces aventuriers, grâce aux raquettes (dont « les nerfs », ou les « brides » [page 195] sont lacés « suivant le rite hérité des ancêtres »), « lacis de nerfs et de force avec lequel ses pères ont battu les neiges » et remporté la « victoire sur le champ rigoureux des hivers infinis » (page 163), grâce à « la traîne » et aux chiens (page 194).

Est ainsi décrite une économie qui semble bien permettre de se suffire à soi-même, de vivre en parfaite autarcie : la nature « lui donnait l'air vierge et pur de la montagne, l'eau de ses sources, le bois de sa maison, l'écorce de son toit, le feu de son foyer [...] le poisson de ses lacs, le gibier de ses taillis. » (page 80).

Aussi, cette vie (où, curieusement, de la part du prêtre qu'était Savard, la religion tient peu de place : « les vêpres [...] le grand Magnificat de la Vierge » (page 102), « le cierge béni » (page 178) est-elle opposée à celle qu'on subit en ville : « Dans ce pays-là, on n'était pas riche ; mais on y respirait le bon air ; et, toujours, le vent y faisait tourner quelque parfum, soit des bois, soit des champs. On vivait loin des autres ; mais, aussi, loin de la poussière des grandes routes, et plus libre que ceux des villes. » (page 118)

Les hauts, « le bleu des monts » (page 35), « les cimes » (page 134), « le pelé des monts » (page 184), où l'on trouve « paysages coupés de tourbières et de broussailles, lacs dorés du ciel, pâtis de brouillards, grandes barres de lumière, grandes barres d'ombre, jardins d'éricales, vasières gris bleu » (page 74), c'est le domaine de Menaud, Joson et Alexis, pour qui « la vie, c'était le bois où l'on est chez soi partout, mieux que dans les maisons où l'on étouffe, c'était la montagne, aux cent demeures, aux innombrables chemins », où « on se faisait des âmes fortes » (page 50), où « la lumière, le long des arbres, coulait comme un miel doré que buvait la terre », où Menaud trouve toutes « ces belles choses dont il connaissait la loi, le cri, l'instinct. » (page 80).

Cette opposition entre « terriens » et « draveurs » perpétue l'opposition traditionnelle des Canadiens français entre les « sédentaires des champs » (page 108) et les nomades que furent les « voyageurs » (page 147), les « coureurs de bois » (page 107). Menaud, le Luçon et Alexis, hommes de la montagne, de la forêt et des rivières, qui se sont « fait une âme semblable à l'âme des bois » (page 108), ont eu pour ancêtres « les hardis canotiers des Pays-d'en-Haut [...] des braves [...] capables de pagayer durant des mois » (page 75), qui racontaient « les grandes chasses, les longs portages, les prodigieuses randonnées », des « histoires de sauvages », dépeignaient « des animaux

*étranges* » descendant de « *la toundra* » en faisant « *trembler la plaine comme une peau de tambour* », tout cela exhalant « *l'haleine des pays neufs, un je ne sais quoi de sain, de jeune, de viril, de mystérieux* » (page 75). Eux-mêmes continuent de canoter vigoureusement (« *l'aviron de gouverne* », page 73 - « *il paraît de l'aviron*, page 74, la remonte, à la cordelle, page 76). Les anime un « *orgueil de caste* » (page 108), car ils se sentent de la lignée de Samuel Chapdelaine et de François Paradis, le personnage de "*Maria Chapdelaine*" dont la mort est évoquée.

Car le roman de Louis Hémon, vingt-trois ans après sa publication, fait toujours entendre sa voix et joue même un rôle immense dans celui de Savard. Il est annoncé par l'épigraphe : « *Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés... Autour de nous des étrangers sont venus qu'il nous plaît d'appeler des barbares ! ils ont pris presque tout le pouvoir ! ils ont acquis presque tout l'argent...* » (page 31) Elle est signée Louis Hémon, écrivain français venu en 1911 à la découverte de l'âme canadienne-française, menant quelque temps la vie de garçon de ferme à Péribonka au Lac Saint-Jean et écrivant un roman, "*Maria Chapdelaine, récit du Canada français*" (1914), où, avec une émotion simple sans être mièvre, il relata la longue et secrète attente par l'héroïne de son fiancé, le coureur de bois, François Paradis, qui ne revint pas. Elle se résigna alors à vivre au fil des travaux quotidiens, au sein de la campagne rude mais généreuse des confins de la forêt québécoise dont le charme était célébré, comme étaient admirés l'attachement du colon à sa terre, la liberté enivrante du coureur de bois, la simplicité à la fois naïve et émouvante du Canadien français, le fond de son âme nostalgique étant la fidélité aux traditions, le souci de la survivance. Ce roman connut un succès universel.

Savard en a intégré à son livre de plus ou moins grands passages. Dès le début (pages 31-32), sont reprises les deux phrases de l'épigraphe entre lesquelles s'intercale le thème de la conquête du « *continent nouveau* » (retour : pages 79, 162, 184) qui sont suivies d'une amorce : « *Mais au pays du Québec, rien n'a changé* » qui est répétée dans les deux pages suivantes (pages 32, 33). Plus loin (page 33), la lecture étant continuée, apparaît le thème de la persistance, le passage se terminant par : « *Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir* » (page 33), « *Une race qui ne sait pas mourir* » étant répété (pages 34, 37). Autre refrain : « *Des étrangers sont venus ! ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent.* » (pages 37, 53, 62).

D'autres « *paroles du beau livre* » apparaissent page 61 : « *Nous avions apporté dans nos poitrines le coeur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le coeur le plus humain de tous les coeurs humains. Il n'a pas changé.* » À la fin, la première phrase de l'épigraphe réapparaît page 196 et la seconde, « *Des étrangers sont venus* », marque l'obsession finale de Menaud (pages 210, 213).

"*Maria Chapdelaine*" a donc été sortie de la littérature par Savard qui l'a dotée d'une vie réelle, en a fait un véritable personnage : les nombreux rappels qui en sont faits arrivent, dans "*Menaud*", aux moments les plus intenses du drame, deviennent le leitmotiv du roman, se présentent pour marquer le rythme même de la vie intérieure de ses personnages principaux et pour donner à leur aventure sa valeur dramatique. Ils donnent à Menaud la volonté de se battre contre sa propre servilité (page 38), de « *reprendre le pas héroïque* » (page 80), de poursuivre le combat « *sur d'autres embâcles* » (page 67), avec l'espoir d'« *un jour où la liberté descendrait comme un torrent de colère et délivrerait le pays de tous les empiéteurs* » (page 50), des « *étrangers qui empiétaient sur le domaine de ses pères* » (page 88).

Car, en fait, la forêt n'appartient pas à Menaud, non plus qu'à aucun des siens. La drave est un « *métier d'esclave*, » reconnaît-il (page 76). C'est pour un propriétaire qui est anglais qu'on abat les arbres et qu'on fait la « drave », la rage au coeur. Jusque-là, le territoire avoisinant le village avait été épargné, mais voilà qu'il a été concédé à l'étranger par un « *bail qui fermerait la montagne à tous les usagers de Mainsal* » (page 167). Menaud n'accepte pas de se faire enlever sa montagne, de perdre le droit d'y chasser et d'y tendre ses collets, d'être, lui, seigneur et maître (page 36) désormais commandé dans son propre pays, de vivre en territoire occupé. Tout le livre est construit sur ce refus.

Il est donc un document sur le comté de Charlevoix, sur les gens qui l'habitent (et, en particulier, les draveurs), sur la dépossession dont ils étaient victimes.

### Intérêt psychologique

"Menaud, maître-draveur", roman lyrique, épique et politique, n'est pas un roman psychologique. D'ailleurs, les personnages n'ont presque pas d'existence à part, bien sûr, Menaud, qui occupe toute la place mais qui est un prototype, un symbole, produit de la montagne (son visage est coloré « *des mêmes ocres et des mêmes gris que les maisons, les rochers et les terres de Mainsal* » (page 35), incarnation du peuple canadien-français.

C'est la nature d'abord qui doit être considérée comme un personnage, car, comme on l'a vu en parlant de l'animisme du poète, elle possède son âme propre, a des émotions et des sentiments, vit comme les humains avec la même puissance : « *On eût dit que la terre se faisait belle exprès et tendre en ce lumineux matin de printemps où, je ne sais pour quel apprêt d'amour, les collines commençaient à s'attédir et le soleil, à danser sur les sillons* » (page 49). La forêt, la rivière, la montagne sont des personnages qui participent au drame (lors de la noyade de Joson, lors de l'incendie (pages 148-149), lors du combat entre le Délié et le Lucon qui commence dans un « *demi-jour de sang, d'une maille d'ombre à l'autre* » (page 154), où « *tout s'effraye, à la ronde, autour du grand combat* » (page 156), lors du long engourdissement de Menaud dans la neige).

Les autres personnages humains vivent dans le rayonnement immédiat de Menaud : à mesure que s'aggrave son mal, s'intensifie la crainte des autres et se manifeste leur besoin d'agir.

Les femmes n'ont guère de place. Elles apparaissent « *consolées par la résignation sainte* » (page 129) et consolatrices, les enfants allant « *se blottir contre la mort dans leurs jupes* » (page 90). Si Léda est « *du bon butin* » (page 94), si elle est appréciée pour tout le labeur qu'elle accomplit, dans leur ensemble, elles montrent un esprit étroit, faisant des « *chipoteries* » à propos de Marie (page 97), le Lucon se trouvant « *comme emmaillé par les langues des commères* » (page 202). Et cette étroitesse d'esprit, cette prudence, cette peur de l'aventure, les conduit aussi à « *enraciner au sol* » leurs hommes : la femme de Menaud l'a fait avec lui (page 35) et Marie tente de le faire avec Alexis.

Marie, « *la belle tisserande* », se caractérise d'abord par l'attention qu'elle porte à son père (page 38) : « *C'était pour lui qu'elle avait [...] contraint sa jeunesse à des habitudes de vieillard [...] qu'elle s'était enfermée dans cette vie solitaire comme en un cloître* » (page 99). Mais elle s'intéresse aussi à de jeunes hommes, cette partie amoureuse de l'intrigue venant, comme on l'a vu, interférer avec l'intrigue principale. Elle a d'abord été séduite par le Délié, « *grand gars aux yeux troublants* » (page 131), qui « *l'avait prise par la violence d'un charme émané de ses regards, du sang de son visage tumultueux, de sa force, de sa démarche même et dont les instances avaient éveillé en elle des choses qu'elle ne comprenait pas encore* » (page 100). Cependant, elle « *ravale le cri du sang* » (page 145), car, aux yeux de son père, elle menace de « *trahir le sang* » (page 127). Elle se détache de lui parce qu'il est « *un traître* » (page 122), parce qu'elle l'a vu « *hérissé comme un loup montrer ses crocs contre les siens* » (page 130). L'« *autre amour qui était né en elle* » (page 131) est celui du pays, car elle est marquée, elle aussi, par l'atmosphère épique de l'aventure, elle est emportée dans le même mouvement de révolte qui anime son père. Elle est séduite alors par le Lucon : « *Jamais Marie ne l'avait tant aimé dans la profondeur de son sang* » (page 170), se prépare à le recevoir (page 175). Mais, autre péripétie qui vient contrecarrer les idées de son père, elle lui propose la vie calme de terrien (pages 177-178), car « *la tisserande avait crocheté son rêve* » (page 178). Mais elle parvient à une conciliation finale parce qu'« *il faut penser à tout le pays aussi* » (page 212). Marie remplit bien le rôle sacrificiel dévolu aux femmes dans l'univers de Félix-Antoine Savard, son itinéraire étant à la fois parallèle et contraire à celui de Maria Chapdelaine, car son sacrifice fera d'elle une résistante.

Le Délié porte un nom qui, plus vraisemblablement, indique sa minceur et sa souplesse, ou, peut-être, le fait qu'il se sent délié de son appartenance, de son identité, de ses responsabilités sociales. Mais le traître est séduisant : c'est une « *belle pièce d'homme [...] Planté droit ; haut en couleurs, et des yeux noirs* » (pages 39-40, 100), et on a vu le charme sulfureux qu'il exerce sur Marie au point de l'obséder. Mais il a été surnommé par Menaud « *le Carcajou depuis qu'il l'avait surpris à marauder ses collets de*

chasse et, qu'entre chien et loup, il avait cru le voir rôder furtivement autour de ses granges» (page 40), surnom qu'il connaît puisqu'il menace : « Vous verrez s'il est bon de se mettre dans le chemin du Carcajou » (page 146). C'est, en effet, un « violent » (page 142), « un homme capable de tout » (page 176), et on le voit quand il se bat contre le Lucon, qu'il « le pourchasse de sa haine implacable » (page 202). Pour Menaud, dont « c'était la bête d'aversion » (page 100), il est encore « un bâtard de déchu » (page 139), « un de ces traîtres, un de ces vendus qui livrent, pour de l'argent, la montagne et les chemins à l'étranger » (page 41), alors que ce « maquignon tricheur » (page 137) n'en serait que le gardien (pages 43, 113). Aussi est-il « hérissé comme un loup qui montre ses crocs contre les siens » (page 130), « ses crocs de gardien » (page 120).

Adversaire du Délié, Alexis Tremblay qu'on appelait le Lucon (page 47) avait, lui aussi, « bel air : foulard de soie au cou, violon sous le bras, faraud comme au noces, quand il allait froter la chanterelle pour divertir la mariée » (page 133). Il est donc d'abord le « ménétrier » (page 135), le « grand frotteur de chanterelle » (page 47), dont le violon fait parler les cordes (page 58). Comparé à Alexis le Trotteur, l'homme qui courait comme un cheval, personnage épique québécois (page 156), par son désir de partir dans les Pays-d'en-Haut (page 113), d'être coureur des bois, il ressemble aussi à François Paradis de « *Maria Chapdelaine* » dont il partage le goût de l'aventure et celui des grands espaces. Il est peu à peu acquis aux idées de Menaud (page 159), il « a pris fait et cause pour Menaud » (page 168), il est animé du même patriotisme que lui (« il faisait son discours », page 123). Mais il est aussi l'amoureux, chez qui « les paroles de Menaud ont allumé le désir dans le sang » d'une grande chose qui pourrait impressionner Marie (pages 68-69). Vont cependant lutter en lui le désir de Marie d'une vie tranquille et celles de Menaud (page 180). « Proscrit ! [...] muet et furtif » (page 202), « son titre de révolté lui avait donné un prestige mystérieux » (page 203), et il a le temps de « faire ses additions de conscience » (page 204), avant de retrouver Marie et de prendre, avec elle, la succession de Menaud.

Le fils de Menaud, Joson, est, comme il se doit, un « beau grand gars, né de sa souche, et fort comme un jeune pin de montagne » (page 42). L'« ardent draveur faisait merveille » (page 78) ; il fait preuve d'héroïsme : « personne autre que lui n'aurait fait cela » (page 83). Aussi, Menaud avait-il mis bien des espoirs mis en lui : « J'avais pris mes alignements » (page 137). Mais il doit être sacrifié pour que la tragédie se noue, pour que le ressentiment de Menaud se radicalise.

Le seul vrai personnage du livre, c'est bien celui qui lui donne son nom : Menaud.

C'est un héros épique bien campé : « L'homme était beau à voir. Droit et fort malgré la soixantaine. La vie dure avait décharné à fond son visage, y creusant des rigoles et des rides de misère [...] On sentait chez lui, cette force grave, patiente que donnent le travail et la nature austère. » (page 35). Énergique, courageux, coléreux, il est doté d'une puissance à la fois sauvage (« Lui, du clan des loups » [page 105]) et mystérieuse.

Sorte de primitif, il vit en accord avec la nature : le pays exerce sur lui un ascendant très marqué ; « vieux coureur de bois que la montagne avait ensorcelé » (page 169), « il s'ouvrait le cœur au bleu profond de la montagne, aux champs, aux bois » (page 102) ; « il avait le cœur gonflé de mille choses ineffables, comme si toute la vie du printemps y eût versé ses tumultes, ses élans, la force obscure de ses germinations » (page 109) ; il est sensible à « ces belles choses dont il connaissait la loi, le cri, l'instinct » (page 80). Il a lui-même les « instincts du chasseur » (page 36), « l'œil vif et défiant comme celui d'un chasseur sur une piste dangereuse » (page 73) ; « sa tête [...] semblable à celle d'un ours qui guette une bergerie » (page 99).

Il s'identifie au pays : « comme s'il eût été à lui seul tout un peuple et qu'il eût vécu depuis des siècles » (page 61), sentant en lui « toutes les colères que le pays avait sur le cœur depuis des années de servitude » (page 190). Poursuivi jusqu'à l'obsession par les sentences de « *Maria Chapdelaine* », il en conserve d'abord le message à l'intérieur de lui-même, puis les récite à haute voix comme on chante une ode.

« Maître-draveur, roi de la montagne » (page 36), il est, comme le fut Samuel Chapdelaine, incapable de se cantonner dans une terre « bien planche », et, « fier coureur de bois », « nature farouche et libre » (page 99), se souvenant de tout le passé héroïque (page 62), animé par un rêve grandiose, il a

même eu bien souvent « *le goût de faire l'outarde et de filer vers les Pays-d'en-Haut* » (page 75), devant, à regret, « *se borner à la barbotière aux piron* » (pages 75-76). Il peut, toutefois, mener, « *sur d'autres embâcles* » (page 67), le combat de la résistance.

Il espère réveiller le peuple contre les Anglais, dont le Délié est l'agent, qui veulent tout acheter, ce qui fera d'eux des locataires sur leur propre terre.

Mais, après la mort de Joson, « *sa première récolte d'amour* » (page 86), pour qui il avait de l'affection (page 42), mort qui lui cause une grande douleur, lui qui se disait « *déjà vieux et son temps utile épuisé* » (page 43), il est, « *semblable à un homme ivre* », devenu une « *ruine humaine* » (page 83), il se voit comme un « *vieillard rabougri* » (page 102).

Cependant, il est trop patriote pour cesser de combattre. Son ardeur va même en être fouettée car il connaît alors une identification mélancolique à Joson mort. Ayant toujours été animé par les « *rancunes de son sang* » (page 104), ayant toujours écouté « *le mot d'ordre venu du sang* » (page 109), « *l'appel monté de la terre [...] depuis trois cents ans* » (page 109), il ressent un « *besoin de violence* » (page 104), plus tard, il « *rengaine cette violence aiguësée de longue main* » (page 188).

Quelque peu gauche et étriqué quand il débite ses tirades patriotiques contre les « *vils trafiquants du patrimoine* », faisant « *revoler les anathèmes* » (page 136), il est tout autre dans ses actes parce qu'il sent mieux qu'il ne pense.

Il ressent « *la blessure du patrimoine rétréci et souillé* » (page 139). Il espère une délivrance, « *le ralliement de race* » où « *le peuple briserait les liens dont la trahison, la veulerie l'avaient chargé. Toutes ses énergies se relèveraient pour un avenir de liberté* » (page 104). Il prend, avec « *la solennité d'un serment* », la « *résolution de donner sa vie pour défendre tout cela* » (page 128) ; il jure « *sur ses morts que cela* » [le bail qui fermerait la montagne à tous les usagers de Mainsal] « *ne marcherait pas* » (page 167), de « *garder vivant et clair le feu que les Anciens y avaient allumé* » (page 193), de « *battre le ban, [« le grand ban de race », page 80] pour soulever les siens contre les empiétements de l'étranger* » (page 211), de « *fouailler tout le clan des lâches et de les entraîner sur le sentier de la guerre* » (page 123), de « *venger la terre, les sentiers libres, le passé, les grands morts* » (page 189), prêt à « *affronter un homme capable de tout* » (page 176).

Son engagement est absolu, son patriotisme est d'une telle véhémence qu'il devient une véritable mystique. S'il avait vaincu, il se serait « *reposé en tête à tête avec ses morts consolés* » (page 190). Mais sa révolte lui est fatale.

Ne pouvant aller au bout de ses sentiments, ayant tragiquement pris conscience de l'inutilité de sa résistance, il connaît l'échec, étant retrouvé « *à demi-mort* » (page 202), demeurant « *à demi infirme et passant des heures et des heures, les yeux fixés sur la montagne, à jargonner comme un homme qui n'a plus son génie* » (page 205), se réfugiant dans « *le grand désert de sa folie* » (page 212), Josime, le paysan conventionnel qui a, significativement, le dernier mot prononçant : « *C'est pas une folie comme une autre ! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement* » (page 213), cette dimension étant cependant bien celle d'une mystique, car, passant par « *l'heure expiatoire* » (page 199), le visionnaire vit une véritable Passion christique.

Menaud n'est pas tant un personnage qu'un porteur des idées de Félix-Antoine Savard.

### Intérêt philosophique

Ce roman, tout imprégné de l'amour des choses, des paysages, relève de ce qu'on appelle le naturisme, de l'idée d'une fusion qui s'opèrerait entre la nature et l'être humain qui n'est « *pas à part au milieu de cette nature besognant toute à se survivre* » (page 86), de la fusion entre la nature et la race : « *la terre avait donné, depuis trois siècles, le meilleur d'elle-même pour que la race fût forte, hardie, vaillante, souveraine* » (page 103). Pour Savard, la nature façonne l'être humain qui est marqué par le pays (Menaud « *prenant à témoin les forêts, les plaines, les monts, le grand fleuve nourricier* », page 62), « *une race fidèle entrant dans la durée de la terre elle-même* » (page 107), les coureurs des bois, qui ont des « *muscles pareils à ceux des pins* » (page 156), se faisant « *une âme semblable à l'âme des bois* » (page 108). Inversement, « *cette nature, elle semblait l'aimer depuis le jour, lointain déjà, où il s'était appliqué à la connaître* » (page 80) et elle influe sur sa conduite : « *c'est*

*la terre qui demande cela* » (page 92), « *le décor a provoqué* » (page 161), la tempête dans la nature étant le présage de la tempête entre les hommes (page 177), « *le son de la terre répondant aux battements de son cœur* » (page 181). D'habitude, la religion chrétienne, dont on a vu que sa place dans le roman est minime, s'oppose à ce naturisme qui confine au paganisme, mais, chez Savard, ils s'accordent : « *cela houlait, le grand Magnificat de la Vierge et le magnificat des blés* » (page 102), les « *rites des semailles* » sont rapprochés des « *rites de l'Église* » (page 106).

Leur mystique essentielle étant l'amitié avec la nature, les Canadiens français de la vieille race, « *les grands hardis, les grands musclés, les grands libres d'autrefois* » (page 79), enracinés dans les traditions, représentés par Menaud, qui est « *à lui seul tout un peuple* » (page 61), sont idéalisés, caractérisés par l'équilibre entre l'énergie et le bon sens.

Aussi « *Menaud maître-draveur* », expression la plus sensible de l'amour pour son pays, est-il un véritable chant patriotique et ne faut-il pas s'étonner que le courant nationaliste du Québec y ait trouvé une riche source d'inspiration, d'autant plus que la première édition, en 1937, présentait un héros tout à fait sépariste, un tableau de l'aliénation québécoise plus vif que dans les autres éditions et pas du tout dépassé de nos jours puisque les conditions de l'oppression politique demeurent. C'est le roman de l'appartenance, de l'héritage (« *il avait fait un large geste, comme s'il avait voulu embrasser le pays tout entier : Tout cela, c'est à nous autres, c'est l'héritage* » [page 53] ; « *il y a quelque chose qui vient de plus loin que de sa propre chair* » [page 143] ; « *ce prix humain de l'héritage* » [page 199]), de la résistance, que symbolise la lutte du vieux Menaud pour délivrer son peuple de l'asservissement par les étrangers qui « *encaissaient tout le profit de ces misères, qui avaient mis le grappin sur tout* » (page 64), qui « *veulent tout avoir* » [page 113]), qui se sont emparés de la montagne. Ce sont, évidemment, les Anglais, le comté de Charlevoix, et plus encore « *la barbotière à piron* » à laquelle il faut se borner après avoir pu « *marcher l'Amérique* » étant des microcosmes du Québec.

Le livre déroule une intrigue patriotique, peint une bataille qui met en cause tout un peuple, ennoblissant son passé (« *des angoisses dont le sang s'était chargé au cours des siècles* » [page 147]) et devant assurer son avenir, présente un vibrant plaidoyer pour la fidélité au passé glorieux (« *les chemins tous balisés des grands souvenirs du passé* » [page 50] ; « *les prouesses viriles et les légendes du passé* » [page 78] ; « *le sang a son passé* » [page 142]), pour le retour aux traditions (« *le rite hérité des ancêtres* » [page 163] ; « *le souvenir de toute l'ascendance des ancêtres* » [page 147] ; « *un complot avec les morts [...] les Anciens* » [page 169]), pour la sauvegarde du patrimoine national, en même temps qu'un hymne à la liberté (« *Être libre* » scandé quatre fois, page 181 dans une répétition incantatoire).

Le roman est celui de l'humiliation par l'étranger qui a un agent dans le peuple même que Menaud veut réveiller. Le traître, pense Savard, est un échec de la collectivité, quelqu'un du peuple qui se dresse contre lui, qui prouve qu'on n'a pas assez serré les rangs. On se demande comment « *une race qui ne sait pas mourir* » a pu engendrer cet anti-corps. C'est qu'on n'a pas assez fait connaître et aimer ce pays à nos enfants.. On ne peut pas trahir un pays dont on connaît chaque recoin comme sa poche. Éduquer, c'est organiser une symbiose entre l'être humain et la nature qui l'entoure. L'être humain en harmonie avec la nature, c'est ça le pays.

Mais l'humiliation est le moteur de la révolte.

Dans sa défense des petits et des humbles, dans sa dénonciation de la misère, du « *métier d'esclave* », de la mainmise par des étrangers inaccessibles, ne se manifestant que par des subordonnés (l'ingénieur) et de lointains subalternes (le Délié), de « *droits qui venaient de son père et de bien loin dans le passé* » (page 168), de « *droits que toutes les lois du monde ne peuvent abolir* » (page 189), on peut considérer que, sur le plan idéologique, Félix-Antoine Savard était nationaliste, se situait même résolument à gauche, sans pour autant prétendre qu'il « *combattait le capitalisme outrageant* ».

Quasi-révolutionnaire pour certains, réactionnaire pour d'autres, accusé de racisme par quelques *Anglos* excités, accusé de trahison à l'égard de la cause indépendantiste par les plus zélés promoteurs de ce mouvement, le père de Menaud, à qui tous accordent de grands talents d'écrivain, continue de susciter les passions et les questionnements. L'héritage que nous a légué Félix-Antoine Savard demeure contesté et contestable, surtout au regard de son évolution ultérieure et de sa position finale.

Quelle est la résonance actuelle de cette œuvre?

### Destinée de l'oeuvre

“*Menaud, maître-draveur*” parut en 1937, illustré par un ami de l’auteur, le peintre d’origine suisse René Richard. Il obtint un succès immédiat. Cependant, Savard remania le texte et l’élagua jusqu’à la maigreur pour une deuxième version, en 1944, qui reçut en 1945 le prix de l’Académie française, le prix de la Province de Québec et, en 1961, le prix du Grand Jury des lettres. Dans une troisième version, en 1964, il lui redonna son équilibre entre le roman et l’épopée. Ce maintien en gestation pendant une trentaine d’années fait de cette oeuvre un modèle de labeur patient. Elle est aujourd’hui considérée comme un classique.

---

---

Dans les années trente, Félix-Antoine Savard fut prêtre colonisateur en Abitibi. Cette expérience lui inspira :

---

---

### **“L’abatis”** (1943)

#### Recueil de poèmes et de proses

Ils rendent compte de l’épopée de la colonisation de l’Abitibi.

#### Commentaire

Ces proses vigoureuses constituent un hymne enthousiaste et émouvant à la mémoire de ces héros intrépides, mais obscurs, oubliés et souvent même méconnus, que furent les colons qui, fidèles à la tradition de leurs pères, ouvrirent de nouvelles terres.

Il valut à Félix-Antoine Savard la médaille Lorne-Pierce en 1945.

---

---

### **“La minuit”** (1948)

#### Nouvelle

#### Commentaire

Le texte valut à Savard le prix Duvernay.

---

---

Félix-Antoine Savard était entré en contact avec la nature, avec le peuple, avec la misère, avec la domination, et, pendant environ dix ans, s’en fit le chantre et le dénonciateur dans des romans à la fois lyriques et engagés où se manifesta le désir d’idéaler la réalité paysanne. Mais il retourna ensuite à ses origines. De retour à Québec, il devint prélat domestique et, à partir de 1943, enseigna la littérature à l’Université Laval, mit sur pied avec Luc Lacourcière les “Archives de folklore” en 1944, composant alors des oeuvres tout à fait académiques, et occupant la fonction de doyen de la Faculté des lettres de 1950 à 1957.

En 1945, il fut élu à la Société royale du Canada.

En 1953, il reçut la médaille Richelieu de l’Académie française.

En 1954, il fut élu à l’Académie canadienne-française.

Il publia :



---

---

**‘Martin et le pauvre’**  
(1959)

Nouvelle

---

---

**‘La folle’**  
(1960)

Pièce de théâtre

---

---

**‘Le barchois’**  
(1960)

Recueil de poèmes et de proses

---

---

**‘La Dalle-des-morts’**  
(1965)

Pièce de théâtre

La «dalle-des-morts» est le nom que les «voyageurs» canadiens-français avaient donné à couloir extrêmement dangereux situé sur le fleuve Columbia, où l'eau se précipite avec violence entre des rochers abrupts et où beaucoup ont péri. Mais, l'attrait de l'aventure étant irrésistible, des hommes éprouvent toujours le désir de partir vers l'Ouest, loin de ce que l'un des personnages appelle «les jardins». Le héros court se perdre dans les rapides.

Commentaire

Savard voulut rappeler «l'une des plus belles et des plus riches époques de notre histoire», montrer «cette sorte de conflit qui, dès les premiers temps de la Nouvelle-France, n'a cessé d'opposer les paysans sédentaires aux découvreurs, explorateurs et coureurs de bois».

---

---

En 1968, Savard obtint le prix du gouverneur général du Canada et le prix Athanase-David. Il se retira à Saint-Joseph-de-la-Rive où il passa de longues années, y fondant la papeterie Saint-Gilles spécialisée dans le papier fait main. Il publia :

---

---

**‘Le bouscueil’**  
(1972)

Recueil de poèmes et de proses

---

---

En janvier 1978, dans la tourmente préréfrendaire, le vieil homme sage à la parole oraculaire qu'était Mgr Félix-Antoine Savard fit paraître, dans "Le devoir", son "Testament politique" dans lequel il exprimait ses convictions fédéralistes et sa vision sociale pour le moins réactionnaire

(antisindicalisme, catholicisme archaïque, dénonciation des villes, défense de l'école privée, etc.). Ce document controversé et pathétique, plane comme une ombre décevante sur l'ensemble de l'oeuvre. Sa défense du fédéralisme, naïve et motivée par une vision traditionnelle du Canada français, désespère et peut être considérée comme une trahison. Il s'éteignit à Québec, le 24 août 1982.

Poète et romancier, il a marqué la littérature québécoise par la qualité éminente de son style, où il se révéla un merveilleux artiste du langage, ciseleur de formes, à l'affût des trouvailles d'imagination et du plaisir des mots, et par la création d'un héros de stature proprement mythique dans "*Menaud, maître-draveur*", cri du cœur poétique et tragique d'un amoureux de la culture traditionnelle qui célébra la magnificence de la survivance nationale, œuvre sur laquelle se fonde sa gloire.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)